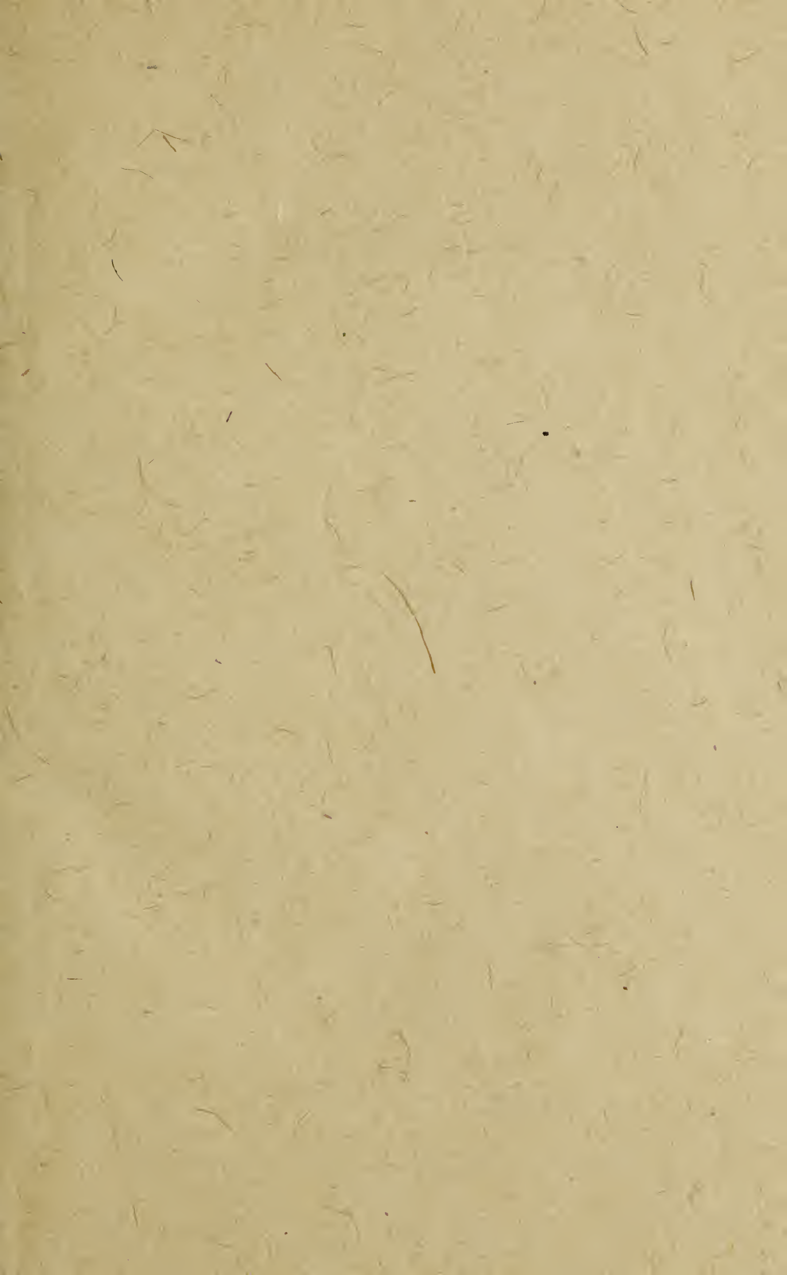
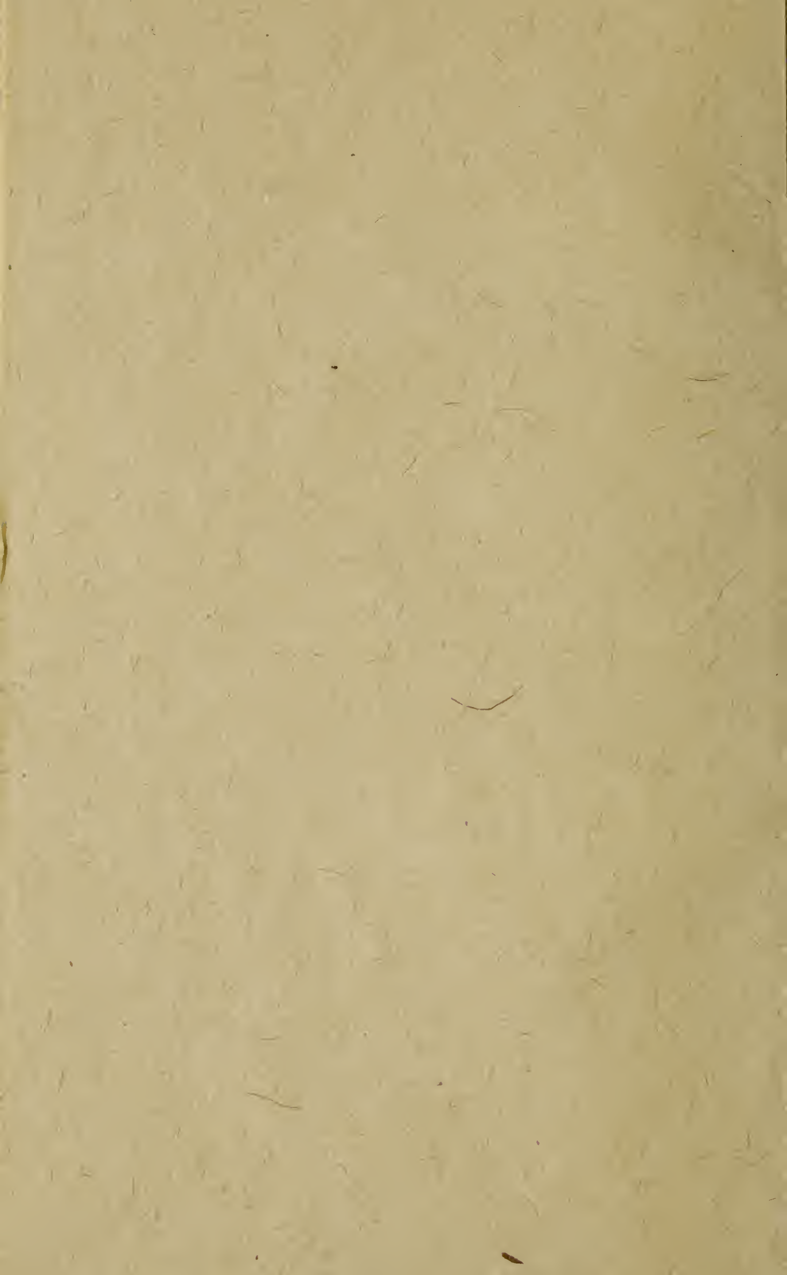
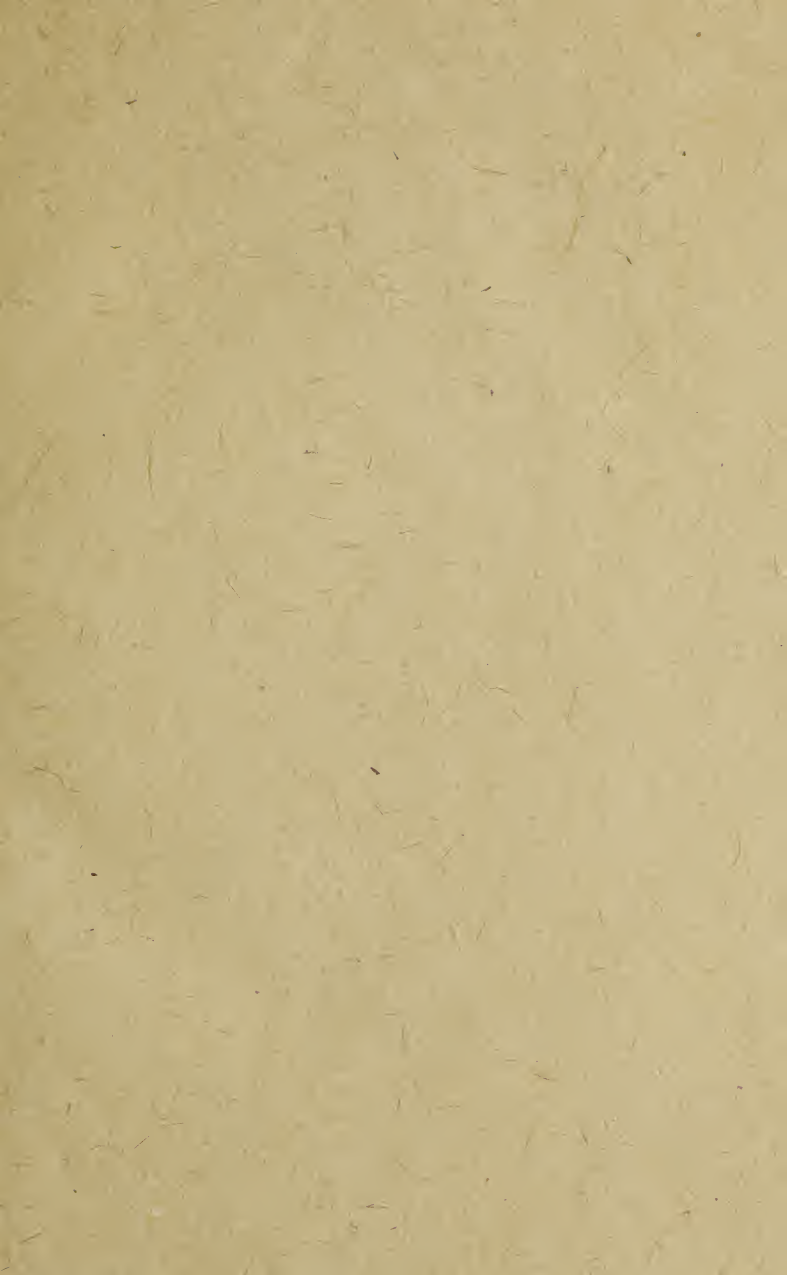
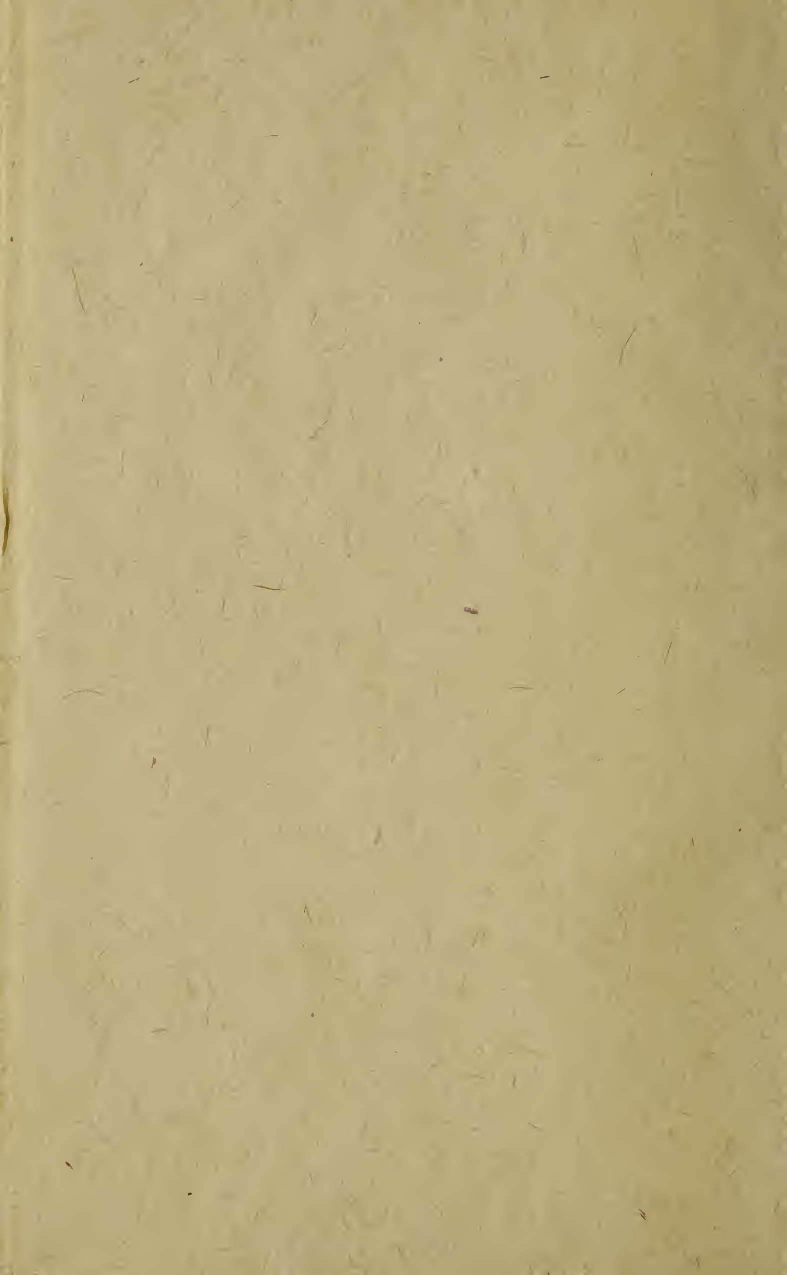

Dezède
Julie

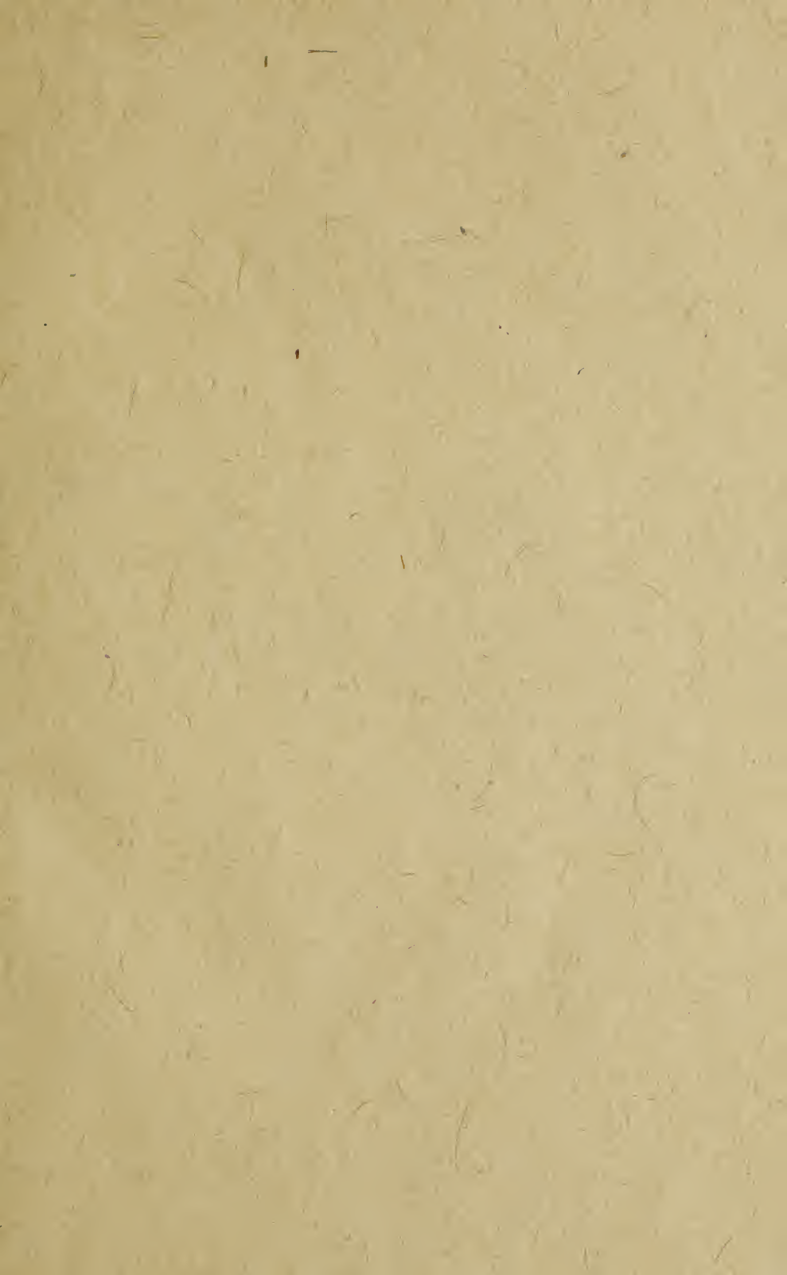


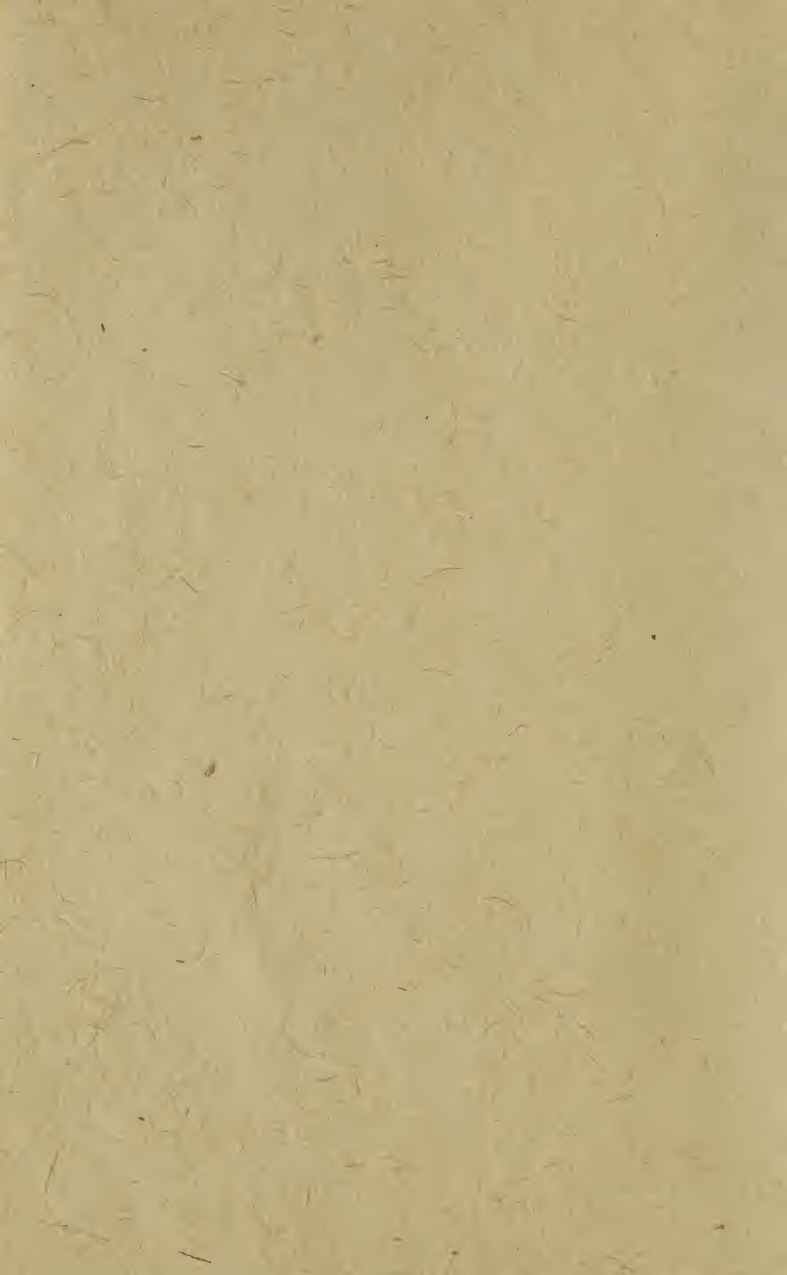






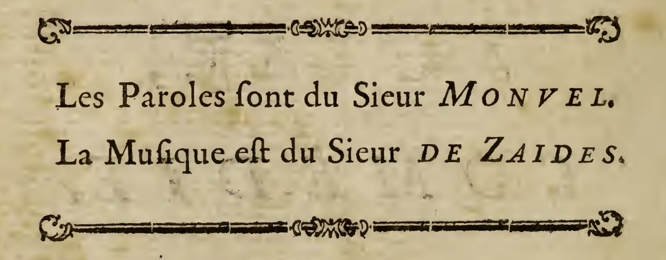






JULIE,

COMÉDIE.



Les Paroles ſont du Sieur *MONVEL.*

La Muſique eſt du Sieur *DE ZAIDES.*

JULIE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,

Représentée devant SA MAJESTÉ, *à Fontainebleau, le Samedi 7 Novembre 1772, par ses Comédiens Italiens Ordinaires.*



DE L'IMPRIMERIE

De PIERRE-ROBERT-CHRISTOPHE BALLARD, seul Imprimeur de la Musique de la Chambre & Menus-Plaisirs du Roi, & de la grande Chapelle de Sa Majesté.

M. DCC. LXXII.

Par exprès Commandement de Sa Majesté.

PERSONNAGES.

Personnage	Acteur
M. DE MARSANGES, Seigneur de * * *	*Le Sieur Suin.*
JULIE, Fille de M. de Marſanges.	*La Dlle. Billioni.*
LE COMTE, Époux deſtiné à Julie.	*Le Sr. de la Ruette.*
SAINT-ALME, Amant de Julie.	*Le Sr. Julien.*
LA MARQUISE, Tante de M. de Marſanges.	*La Dll. Bérard.*
LE PRÉSIDENT, Parent de M. de Marſanges.	*Le Sr. Toutvoix.*
LA COMTESSE, Parens du Comte.	*La Dlle. Deſglands.*
LE CHEVALIER, Parens du Comte.	*Le Sr. Royer.*
LOUISON, Sœur de lait de Julie.	*La Dlle. Moulinghen.*
MICHAUT, Bucheron.	*Le Sr. Nainville.*
CATAU, Fille de Michaut.	*La Dlle. de la Ruette.*
LUCAS, Mari de Catau.	*Le Sr. Clairval.*
UN NOTAIRE.	
FEMMES-DE-CHAMBRE de Julie.	
DOMESTIQUES ET PAYSANS.	

La Scène eſt au Château de M. de Marſanges.

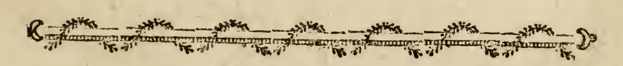


JULIE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Appartement du Château de M. de Marsanges. Les fauteuils sont couverts des étoffes, des robes & présens de noce, destinés à Julie. Il est entre six & sept heures du soir.



SCENE PREMIÈRE.

LOUISON, *à la Cantonade.*

Allons, allons, un instant; je reviens. Ah! je savais bien qu'on les avait apportés. Les belles étoffes! Comme cela brille! Voilà la plus jolie!

Oh ! Mademoiselle ſera charmante avec cette robe-là ! voilà ce qui s'appelle de beaux préſens de nôces.

ARIETTE.

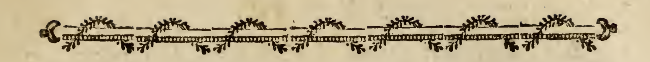
Je verrai donc un mariage :
Ah ! quel plaiſir ! ah ! quel plaiſir !
Que nous allons nous divertir,
Danſer, chanter, faire tapage !
Oui, ce ſera, je gage,
A ne jamais finir.



Je verrai donc, &c.

Cependant, il n'eſt pas bien d'avoir comme cela du plaiſir malgré moi, quand ma maitreſſe, que j'aime de tout mon cœur, pleure, ſe déſeſpere ; & qu'elle va épouſer le plus vilain magot qui ſoit à dix lieues à la ronde.





SCENE II.

JULIE *coëffée, mais en robe du matin*, LOUISON, FEMMES-DE-CHAMBRE *de Julie.*

JULIE, *en entrant, à ses Femmes.*

HÉLAS! laissez-moi respirer. Accordez-moi, de grace, un moment: je connois votre zèle, je sais que c'est par amitié que vous vous opiniâtrez à m'accabler de ces vains ornemens; mais, je vous en conjure, laissez-moi seule quelques instans.

JULIE, *à Louison qui veut sortir.*

Reste, Louison.... Eh! quoi, tu m'abandonnes aussi?

LOUISON.

Non, Mademoiselle.... Je craignois que ma présence....

JULIE.

Demeure: tu m'es toujours chere. Élevées, nourries ensemble, ton attachement pour moi a mérité ma confiance & mon amitié.... Louison... on n'a point vu Saint-Alme.

LOUISON.

Il n'a point paru.

JULIE.

Ah ! Louiſon, n'eſt-il aucun moyen pour me ſouſtraire au malheur affreux d'être à ſon rival ? Ah ! ſi j'en croyois mon déſeſpoir.... Eſt-il ici ?.. L'as-tu vu ?...

LOUISON.

Qui ? M. le Comte ? Je l'ai trouvé qui entrait chez M. de Marſanges ; il m'a demandé des nouvelles de ſa Julie ; il eſt fort impatient de vous voir. Je lui ai répondu ; &, ſuivant ſa louable coutume, après trente ou quarante hein, hein, après m'avoir fait répéter cent fois, il ne m'a pas entendue, & nous nous ſommes quittés.... Mais, j'entends du bruit... Allons, Mademoiſelle, il faut ſubir ſon ſort.



SCENE III.

JULIE, LE COMTE, LOUISON.

LE COMTE *bégayant.*

EH, eh, eh bien, eh bien !

JULIE.

Ah ciel ! plus je le vois, plus je ſens l'horreur de ma ſituation.

LOUISON.

La vilaine figure ! Que je le hais !

LE COMTE.

La toi... toi... toilette eſt, eſt-elle bien-tôt... tôt... faite ? On vous attend, au... au moins.

JULIE.

Monſieur...

LE COMTE.

Hein ?

JULIE.

Que lui dire ?

LE COMTE.

Hein ?

JULIE.

Eſt-ce que les Notaires ſont arrivés ? Votre famille & la mienne ſont-elles déja là-dedans ?

LE COMTE.

Hein ?

LOUISON.

Eh ! Mademoiſelle, ne lui parlez pas ; c'eſt peine perdue.

LE COMTE.

En... en... en vérité, vous... vous êtes charmante.... Les.. les beaux yeux ! La... la belle peau ! Quel air de... de... de pudeur !

JULIE.

Ah ! Louiſon.... l'épouſer demain?... Quel martyre !

LE COMTE.

Je devrois vous... bai... baiſer la main, Ah !...

ah !... i... i... il ne faut pas me... me le re... redire... Vous... vous la r... r... retirez ; c'eſt... c'eſt... ma faute... je... je... je... n'ai pas ſai... ſai... ſaiſi le moment. Je ſuis fo... fort timide... Pa... pa... patience, je m'enhardirai... De... demain... ce... cette main... ce... ce... ce... bras, tous... tous... ces cha... ces charmes-là... ſe... ſeront... à... à... à moi : je... je... je m'enhardirai.

ARIETTE.

Mon caractere
Eſt d'être entreprenant.
Je ſuis téméraire,
C'eſt mon caractere :
Oui, ma belle enfant,
Mon défaut, ſouvent,
N'eſt que d'être trop téméraire.
Mais devant vous,
Devant ces yeux ſi doux,
Le reſpect m'en impoſe :
Je n'oſe
Vous prouver ce que je ſens pour vous.
Ah ! de grace,
Finiſſez, ceſſez :
Ces regards que vous me lancez
Irritent mon audace.



Mon caractere, &c.

Ces... ces... ces marques de votre tendreſſe me... me... me ſont bien... ch... ch... cheres... Mon...

mon aimable... pe...petite femme,dites moi cent... cent... cent fois que vous m'aimez...Pe... pe... perſuadez-le moi bien : Vous rou... rougiſſez... bon... bon ſigne... eh... eh... bien ?

JULIE.

Monſieur, je ſuis trop ſincere pour ne pas vous ouvrir mon cœur.

LE COMTE.

Hein ?

JULIE.

Mon pere exige que je vous donne la main...

LE COMTE.

Hein ?

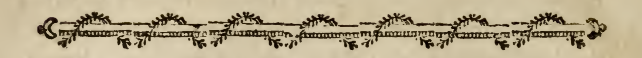
JULIE.

J'obéirai... mais j'en mourrai.

LE COMTE.

Eh ! non, non; vous n'en mou... mou... mourrez pas... On... on... on ne meurt pas de ça.





SCENE IV.

JULIE, LE COMTE, LOUISON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, tout le monde eſt deſcendu dans le jardin; M. de Marſanges vous prie d'y venir avec Mademoiſelle, ſi ſa toilette eſt achevée. C'eſt dans le grand pavillon au bout de la charmille.

LE COMTE.

Qu'eſt... qu'eſt... qu'eſt-ce que tu dis?

LE LAQUAIS, *parlant plus haut.*

On vous attend au jardin avec Mademoiſelle.

LE COMTE.

Ne... ne... ne la vois-tu pas... Ma... Mademoiſelle, nigaud?... Pa... pa... parles-lui, ſi tu as qué... qué... quelque choſe à lui dire.

JULIE.

Ma chere Louiſon, quel homme! Que je ſuis malheureuſe!

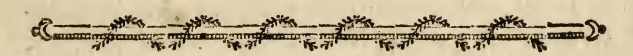
LOUISON.

Il faudra bien qu'il m'entende, moi; laiſſez-

moi faire. (*Elle crie aux oreilles du Comte de toutes ses forces.*) Monsieur, la compagnie est au jardin, dans le grand pavillon, au bout de la charmille : on vous attend. M. de Marsanges vous prie d'y aller. M'entendez-vous ?

LE COMTE.

Très... très-distinctement, j'y... j'y cours. Adieu, ma tou... tou... toute belle : je vous quitte à... à... à regret ; je vois que mon éloignement vous cha... chagrine ; mais l'a... l'a... l'amour va bien-tôt me ra... ramener à vos pieds.



SCENE V.

JULIE, LOUISON.

JULIE.

C'EN est donc fait ! Et dans une heure j'aurai signé l'arrêt de mon supplice !

ARIETTE.

Au charme heureux de l'espérance,
Tous les cœurs peuvent s'ouvrir.
Elle augmente encor la constance
Pour les peines de l'avenir,
Et même, au sein de la souffrance,
On a l'attente du plaisir.

Tous les cœurs peuvent s'ouvrir

Au charme heureux de l'eſpérance.
A moi ſeule, dans ſon courroux,
Le Ciel refuſe un bien ſi doux.



Au charme, &c.

LOUISON.

Que je vous plains! Mademoiſelle... Mais on vient... c'eſt lui... le voilà. C'eſt M. de Saint-Alme.

JULIE.

Je ne puis ſoutenir ſa préſence. Louiſon obtiens de lui qu'il ſurvive à notre malheur, & qu'il ne cherche plus déſormais à me voir.

(*Elle ſort.*)



SCENE VI.

LOUISON, SAINT-ALME.

LOUISON.

Comment le lui apprendre? Quelle affreuſe nouvelle à lui annoncer!

SAINT-ALME.

Ah! Louiſon, mon ſort eſt donc décidé! Je perds Julie ſans retour... C'eſt aujourd'hui... Où eſt-elle? Il faut que je lui parle; il faut que je meure à ſes pieds. Où eſt-elle?...

LOUISON.

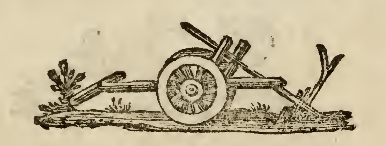
Son état eſt auſſi triſte que le vôtre... Elle pleure, elle ſe déſeſpere : mais le mal eſt ſans remède. Armez-vous de tout votre courage, Monſieur. Mademoiſelle ne vous verra point, & c'eſt pour elle le plus grand de tous les chagrins. Elle vous conjure de vivre, d'être perſuadé qu'elle ne vous oubliera jamais : mais en même temps elle exige de vous de ſortir du Château & de ne faire aucune démarche pour la voir, ni pour lui parler.

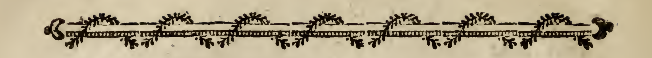
SAINT-ALME.

Ah ! Louiſon, je n'ai qu'un mot à lui dire. Je ſçais que mon malheur eſt certain & qu'il n'eſt plus d'eſpoir pour moi. Mais, que je la voye, que je la voye un inſtanr. Il y va de ma vie. Puiſqu'elle daigne encore s'intéreſſer à mes jours, elle ne peut me refuſer un moment d'entre-vue. Je meurs, ſi je n'obtiens cette derniere grace.

LOUISON.

Demeurez ici, calmez-vous ; je vais faire tous mes efforts pour engager Mademoiſelle à paraître un moment. (*Elle ſort.*)





SCENE VII.

SAINT-ALME, *seul.*

ARIETTE.

Vous que j'aimais, vous que j'adore,
Je vais vous perdre sans retour !
Éclatez, malheureux amour :
Saint-Alme peut se plaindre encore.
Pour la derniere fois, éclatez mon amour.
Ah ! Julie !
Toi, l'âme de ma vie !
Non, tu ne sens pas mon malheur,
Mon désespoir & ma fureur.
L'orage le plus effroyable
Ne sera jamais comparable
Au désordre affreux de mon cœur.



Vous que j'aimais, &c.





SCENE VIII.

SAINT-ALME, JULIE, LOUISON.

JULIE.

JE cède à tes inſtances.... Que voulez-vous, Saint-Alme ? .. Que voulez-vous ?

SAINT-ALME.

Ce que je veux ? mourir à vos genoux ! .. C'en eſt donc fait !.. Vous m'abandonnez... Vous allez ſigner l'arrêt de mon trépas... & vous me demandez ce que je veux !

JULIE.

Cruel ! n'ai-je pas aſſez de ma peine ? ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe ?

SAINT-ALME.

Julie ! ... Vous m'aimez... & vous m'abandonnez !

LOUISON, *pendant cette Scène, regarde à la fenêtre qui donne ſur le Jardin.*

Voilà quelqu'un qui ſort du pavillon.

JULIE.

Ah ! Saint-Alme, fuyez.

SAINT-ALME.

Que je vous quitte !

JULIE.

Il le faut... Vous emportez ma vie... Mais respectez vos jours.

LOUISON.

Monsieur, & vîte. Tout le monde est dans la grande allée, on avance vers le Château.

SAINT-ALME.

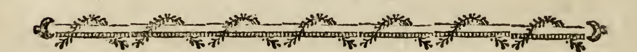
Je me meurs.

JULIE.

Vivez, je vous l'ordonne; fuyez, & ne m'oubliez jamais.

SAINT-ALME.

O ma Julie, quel horrible destin!



SCENE IX.

JULIE, LOUISON.

JULIE.

JE cède au malheur qui m'accable... C'est donc pour jamais! . . . Pour jamais! Ah, grand Dieu!

LOUISON, *regardant toujours à la fenêtre.*

Ah! Voilà toute la compagnie... Les parens de M. le Comte, les vôtres, & le Notaire.

JULIE, *effrayée*.

Le Notaire !

LOUISON.

Oui, le Notaire. Il tient un rouleau de papier : c'eſt ſans doute le contrat.

JULIE, *avec la plus grande fermeté*.

Non.... il ne m'épouſera pas... Le déſeſpoir me rend mon courage... Ah ! Louiſon, ne m'abandonne pas.

LOUISON.

Que voulez-vous !

JULIE.

Ton pere...

LOUISON.

Il eſt chez nous.

JULIE.

La clef du parc ?

LOUISON.

La voilà.

JULIE.

La nuit s'approche... Je n'ai beſoin que d'une demi-heure....

LOUISON.

Comment ?

JULIE.

Je cours me jetter aux pieds de la ſœur de mon pere, de cette tante qui m'aime ſi tendrement &

que ſa mauvaiſe ſanté empêche aujourd'hni de ſe trouver ici. Son château eſt à l'iſſue de la forêt qui touche à notre Parc....

LOUISON.

Ah, Mademoiſelle!...

JULIE, *rapidement.*

Reſte ici : l'on me demandera.... tu viendras me chercher... Ton pere, qui va ſeconder mon deſſein, t'inſtruira de tout. Il te dira comme il faudra répondre. Je n'ai pas un moment à perdre.... Ton adreſſe & ta diſcrétion vont me ſauver la vie.

(*Elle ſort.*)



SCENE X.

LOUISON.

RÉCITATIF.

Eh, mais ! quel eſt donc ſon deſſein ?
Qui ? moi ! Dois-je y donner la main ?
Comment favoriſer ſa fuite ?
Comment excuſer ſa conduite ?
Je dirai... croiront-ils ?... Non, non, c'eſt une erreur.
Hélas ! je ſens mon pauvre cœur
Palpiter de peur.
Allons, ferme, point de frayeur.
L'Amour en tout bien, tout honneur,
Doit être vainqueur.



SCENE XI.

M. DE MARSANGES, LE COMTE, LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LOUISON, LES NOTAIRES.

LA COMTESSE, *très-élégante, se laissant tomber sur un fauteuil.*

(*Au Chevalier.*)

AH! je suis excédée, anéantie : cette allée ne finit point, mal sablée, d'une longueur à périr; ah! sans votre bras j'y serois encore.

LE CHEVALIER, *qui s'assied à côté de la Comtesse.*

J'ai trouvé le chemin bien court.

LA COMTESSE.

Il est vrai que nous avons jasé. Où est donc la petite ?

LA MARQUISE, *parlant très-vîte.*

Cette chere enfant, où est-elle? Où est-elle, ma petite Julie? vîte que je l'embrasse.

LE PRÉSIDENT, *gravement. Il donne le bras à la Marquise.*

Elle est d'une beauté divine; c'est un abrégé de perfections.

LA MARQUISE, *ouvrant la porte d'un cabinet.*

Eh bien, eh bien, où eſt-elle donc ?... Perſonne ici, perſonne là... Ma Julie, où es-tu, mon enfant ?

M. DE MARSANGES, *en entrant avec le Comte, & parlant avec chaleur.*

Ah ! parbleu, Monſieur, c'eſt auſſi trop exiger ; ma fille vaut bien que vous calculiez un peu moins.

LE COMTE.

Je... je... je ne démordrai pas d'un i... i... i.... d'un ïota de mes... mes prétentions, ou.. ou je reti.... retire ma parole, & vous paierez le... le... le dé... le dédit.

M. DE MARSANGES, *à part.*

Ah ! pourquoi me ſuis-je engagé trop avant ?

LA MARQUISE, *à demi-bas, à M. de Marſanges.*

Quand je vous l'ai dit que vous vous en repentiriez : c'eſt le plus ſot mariage !... Ah ! c'eſt bien malgré moi qu'il ſe fait. C'étoit Saint-Alme qu'il lui fallait. Il n'eſt pas riche : mais vous l'êtes aſſez pour votre fille & pour lui.

M. DE MARSANGES.

Ma tante, il n'eſt plus temps de faire des réflexions.... nous nous ſommes trop avancés. Où donc eſt Julie ?... Louiſon, où eſt ma fille ?

LOUISON.

Monſieur, quand elle a vu venir tout le monde, il lui a pris un tremblement. ... une frayeur terrible, elle s'eſt preſque trouvée mal. Elle m'a dit : « Louiſon, je vais deſcendre un moment » dans le jardin, j'ai beſoin de prendre l'air : » reſte ici : tu viendras me chercher, quand mon » pere te l'ordonnera ».

M. DE MARSANGES.

Allez, Louiſon : dites-lui qu'on n'attend plus qu'elle.





SCENE XII.

M. DE MARSANGES, LE COMTE, LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LES NOTAIRES.

M. DE MARSANGES, *au Comte.*

DIALOGUE.

Il faut être plus raisonnable.

LE COMTE, *à M. de Marsanges.*

Il faut faire un effort.

LA MARQUISE, *au Comte.*

Vous avez tort.
Ma nièce est jeune, belle, aimable.

LE PRÉSIDENT, *au Comte.*

Assûrément tort,
Et très-fort.

M. DE MARSANGES.

De mon bien est-il équitable
Que je me prive avant ma mort?

LA MARQUISE.

Mon cher Président, il a tort.

LE PRÉSIDENT.

Assûrément & très-fort.

M. DE MARSANGES, LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT.

Il a grand tort.

LE COMTE.

Je n'ai pas tort.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Ah ! ma pauvre tête se brise.

LE CHEVALIER, *à la Comtesse.*

Mais, comprenez-vous leur jargon ?
Ils parlent d'intérêt ; sottise !

LE COMTE, *à M. de Marsanges.*

C'est l'équité qui m'autorise.

LA COMTESSE ET LE CHEVALIER.

C'est le ton, le plus mauvais ton.
Ah ! quel pitoyable jargon !

M. DE MARSANGES, *à part.*

Maudit appas de la richesse,
Peux-tu me fasciner les yeux ?
L'or m'est-il donc plus précieux
Que ma fille & que sa tendresse ?

LA MARQUISE, *au Comte.*

Vous êtes vieux comme le tems,
D'une taille, & d'une figure.....
Enfin la laideur en peinture.
Ma nièce n'a pas dix-huit ans.
C'est un prodige d'agrémens,
Le miracle de la nature :
Et vous disputez si long-tems
Pour une bagatelle pure !

LE COMTE.

Elle eſt fort belle, mais enfin
La beauté, ſans le bien, n'eſt rien.

M. DE MARSANGES, LA MARQUISE ET LE PRÉSIDENT.

Quelle avarice inſupportable!
(*Au Comte.*)
Mais vous êtes inſatiable.

LA COMTESSE ET LE CHEVALIER, *montrant le Comte.*

Qu'il eſt joli! qu'il eſt aimable!
Son éloquence eſt admirable.

TOUS.

Sur un rien chicaner ſi fort!
Il a tort, il a très-grand tort.

LE COMTE.

Sur un rien chicaner ſi fort;
Je n'ai pas tort, je n'ai pas tort.





SCENE XIII.

M. DE MARSANGES, LE COMTE, LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LES NOTAIRES, LOUISON, *qui a l'air très-effrayée.*

LOUISON, *à M. de Marſanges.*

AH! Monſieur.

M. DE MARSANGES.

Eh bien?

LOUISON.

Il faut que Mademoiſelle Julie ſe ſoit enfuie.

LA MARQUISE, M. DE MARSANGES.

O ciel! Comment? Expliquez-vous...... Parlez.

LOUISON.

On ne la trouve nulle part; je la cherchais, & de deſſus la terraſſe qui donne ſur le chemin de Paris, j'ai vu une femme qui courait..... qui courait de toutes ſes forces..... Je doutais que ce fût-elle..... Mais....

M. DE MARSANGES.

Achevez.... grand dieu!

LOUISON, *avec la plus grande chaleur.*

Je ſuis deſcendue. . . . . . J'ai couru vers la porte. . . . Un jeune Payſan du hameau voiſin eſt venu à ma rencontre. . . . . . Il étoit tout hors d'haleine. . . . Il m'a dit. . . . Mademoiſelle Julie s'enfuit aſſurément. . . . Elle eſt déjà bien loin. . . . . . Une chaiſe de poſte attend là-bas au pied de la montagne. . . . C'eſt pour elle ſans doute. . . . Elle n'en eſt pas bien éloignée... Hâtez-vous d'avertir M. de Marſanges. . . Ah! Volez, lui ai-je dit, volez après elle ; tâchez de l'arrêter ; Monſieur vous récompenſera. . . Il eſt parti, & de la viteſſe dont il court, il l'atteindra peut-être avant qu'elle ait rejoint la chaiſe.

M. DE MARSANGES.

Ah ciel! Courons tous : Comte..... Mes amis... Diviſons-nous.... Il faut ſuivre la grande route... Il faut auſſi parcourir le parc....

LOUISON, *effrayée, & préſentant la clef du Parc.*

Le parc! Eh! non, non. La porte en eſt bien fermée, Voilà la clef... Ce n'eſt point par-là : ſur le grand chemin, ſur le grand chemin.

M. DE MARSANGES.

Voilà le prix de ma rigueur!... (*Au Comte*) Monſieur, vous me coûtez ma fille, & ma folle ambition eſt punie..... Des chevaux.... des chevaux.

LE COMTE.

Qué... qué... qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout, tout ce tapage-là? Comme vous voilà tous a a

a agités !(*A M. de Marsanges*) Êtes vous dé.. dé.. déterminés ? Allons, que Ju... Ju.. Julie vienne, & si... signons le... le... le contrat.

M. DE MARSANGES, *au Comte.*

Eh! Monsieur, vous n'entendez donc rien?

LE COMTE.

Hein?

LA MARQUISE, *criant aux oreilles du Comte.*

Julie, cette chere enfant, elle s'est enfuie.

M. DE MARSANGES.

On l'a vue sur le chemin de Paris. Nous n'en sommes pas éloignés.... (*A la Marquise.*) Ma tante, c'est chez vous peut-être quelle se sera réfugiée.... Secondez donc mon impatience, dépêchez vous. Un équipage, des chevaux. Ah! Julie, c'est le coup de la mort que tu viens de donner à ton père.

(*Il sort.*)

LA MARQUISE.

Courez donc, grave Président : comment peut-on avoir tant de lenteur? Allons donc, eh! allons donc, marchez.

(*Elle pousse le Président par les épaules hors de l'appartement.*)

LA COMTESSE, *au Chevalier, & presqu'avec la Marquise.*

Donnez-moi le bras, suivons-les; venez, venez.

(*Ils sortent.*)

(*Le Comte va de l'un à l'autre, ſans pouvoir rien comprendre à ce qui ſe paſſe. Reſté ſeul, il chante le dernier morceau.*)

LE COMTE.

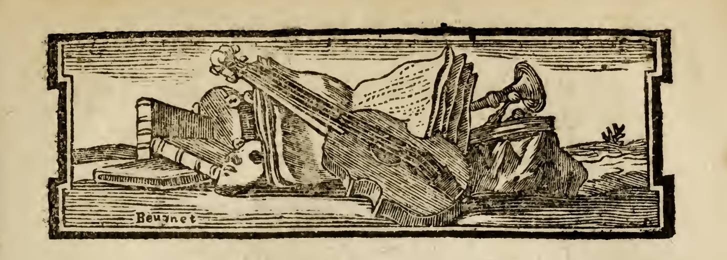
Qu'avez-vous donc ? Eſt-ce pour rire ?
Ils me quittent ſans me rien dire.
Parlez, écoutez donc, parlez.
Quel accident les a troublés ?
Mais d'où provient tout ce tapage ?

(*Il regarde par la fenêtre.*)

Des chevaux, un équipage;
Ils vont partir; j'en ſuis.
Pourquoi me laiſſer au logis ?
C'eſt un guet-à-pens, c'eſt un piége.
Je ſoutiendrai mon privilége.
Suis-je portier de ce logis ?
Ils vont partir; j'en ſuis, j'en ſuis.

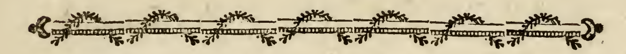
Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre repréſente une Forêt : on voit d'un côté quelques arbres abbatus, & de l'autre une chaumiere devant laquelle des branchages, encore verds, forment un berceau ruſtique. Le jour eſt ſur ſa fin.



SCENE PREMIERE.

MICHAUT, *dans le fond du Théâtre, ramaſſant le bois qu'il a coupé.*

ROMANCE.

LISON dormoit dans un boccage,
Un bras par-ci, l'autre par-là.
Son lit étoit un verd feuillage :
Ah! qu'on dort bien comme cela!
Son amant eſt là qui la guette :
Voyons, dit-il, réveillons-la,
Réveillons-la, réveillons-la.

Il lui tira ſa collerette.
Réveillons-la, Réveillons-la.
La belle toujours ſommeilla.

(*Il s'interrompt & crie :* Catau*!*)

Jettons, dit-il, ſur la dormeuſe,
Des fleurs par-ci, des fleurs par-là;
Il en couvrit la ſommeilleuſe,
Elle dormit, malgré cela.
Eſſayons un baiſer bien tendre,
Peut-être il la réveillera.
Voyons cela, voyons cela.
Avec adreſſe il ſut le prendre.
Il falloit ça, pas moins que ça,
Et Liſon, enfin, s'éveilla.

(*il s'interrompt encore & crie :* Lucas.)

La Bergere, toute interdite,
Lui dit par-ci, lui dit par-là :
Colin, allez-vous-en bien vîte;
En agit-on comme cela ?
Ma foi, dit-il, j'ai vu l'aurore
Moins belle que vous n'étiez là.
Dormez comm'ça, dormez comm'ça:
Ah! de grace, dormez encore!
Dormez comm'ça, dormez comm'ça;
Et Colin vous réveillera.



Mais, ventregué! le jour eſt tout-à-fait nuit; allons, faut rentrer. Oh! oh! je n'pouvons pas

porter

porter ç'bois-là tout ſeul... où ſont-ils donc ?.... Hé! Hé! ..... Lucas!... Catau!... Ah! Oui.... appelle, appelle : les gaillards ſongeont bian à toi!... j'gage qu'i ſont-là..... Lucas par-ci..... Catau par-là.... Que t'es belle!... ah, que t'es biau! J'taime bian.... & moi itou.... Mais palſangué, j'ſis ici, moi.... & la charge eſt trop forte... Catau!... hé! Catau!.. Lucas!.. Ah, chiens! Je n'vous aurions pas mariés ſitôt, ſi j'm'étois r'ſouvenu q'les amoureux n'penſont qu'à eux.



SCENE II.

MICHAUT, LUCAS, CATAU.

LUCAS, *dans la Chaumière. (Il eſt nuit.)*

C'EST li.... il a crié : Lucas!

(Catau & Lucas ſortent enſemble de la Chaumière, & courent de côté & d'autre.)

CATAU.

Eh ben! Où ç'donc qu'il eſt ? On n'voit preſque pus goutte.

MICHAUT, *au fond du Théâtre.*

Catau!

CATAU.

Mon pere! où ç'que vous êtes?

LUCAS.

Papa Michaut, criez encore : je n'ſavons de queu côté torner.

CATAU ET LUCAS, *appercevant Michaut, & allant à lui.*

Ah! Vous v'là, cher pere?

MICHAUT, *avançant à eux.*

Eh! oui, à la parfin me v'là. Pargué, vous êtes de jolis jeunes gens!

LUCAS.

A-vous crié long-temps, pere Michaut?

MICHAUT.

J'en ſis, morguenne, égoſillé.

CATAU.

Je n'vous avons entendu qu'la derniere fois.

MICHAUT.

Ah! Catau! ... Catau! ... quoi que vous faiſiais!

CATAU.

Mon pere.... j'faiſions l'ſouper.

MICHAUT.

Stapendant ça n'étordit pas l'z'oreilles.

LUCAS.

Moi, j'rangions dans l'guernier l'bois qu'vous avez coupé hier.

MICHAUT.

Ah, Lucas! Lucas! ah! çà.... v'nais m'aider.... Non : commençons par ſti-là, il eſt pus proch' d'la maiſon... j'porterons ſti-là d'là-bas demain matin. (*Ils ramaſſent le bois.*) Eh ben! Qu'eſt-ce? Vous v'là comme des buches de bois. Vous n'me dites plus rian.

CATAU.

C'eſt que j'ſommes fâchés de ç'que vous êtes fâché, mon pere.

LUCAS.

Eune autefois je s'rons tout oreilles.

MICHAUT.

Eh! Ventregué, m'z'enfans, vous êtes des nigauds! Eſt-ce que jons d'la rancune donc?... Vive la joie.... j'aime, morgué mieux, qu'vous n'm'entendiais pas de ſte façon-là, que de vous entendre vous quereller, moi.

LUCAS, CATAU.

O le bon papa!

MICHAUT.

Ramaſſons, ramaſſons.

ARIETTE.

Mes enfans, travaillons gaiment:
J'ons de bons bras & du courage;
Si quelquefois de note ouvrage
Le fardeau nous paraît peſant,

La ſanté nous en dédommage.
Le plaiſir nous tient lieu d'argent,
Et l'eſpoir du mieux nous ſoulage.

CATAU.

Cher Lucas, aime-moi toujours :
Compte à jamais ſur ma tendreſſe.
Lorſque le travail, qui te preſſe,
Diffère un moment ton retour,
Vers toi j'accours avec viteſſe ;
Tout inquiette mon amour :
Je te vois, & ma crainte ceſſe.

LUCAS.

Je ne ſuis point ingrat, morgué,
Je t'aime d'un amour fidele ;
Au bois quand le travail m'appelle,
Loin de toi, je ne ſuis point gai ;
Mais le plaiſir ſe renouvelle ;
Et je ne ſuis plus fatigué,
Quand je reviens près de ma belle.

MICHAUT.

Et, je l'répete encor ; morgué, vive la joie. Portais ç'bois-là, vous autres ; & moi, j'vas... Ah ! jarni... j'oublions bian l'meyeur... ma cruche qu'eſt là-bas.

CATAU.

Où, mon père ? où ?... je vas...

MICHAUT.

Va-t'en à la maiſon, va-t'en, Lucas ; porte

tout ça... & toi aussi... & apprêtais l'souper... J'ai eune faim d'enragé... allais.... moi, j'vas charcher ma cruche.

LUCAS.

Vous r'vienrais bien-tôt, papa Michaut?

MICHAUT.

Oui, oui: marche toujours. (*Michaut s'enfonce dans le bois: Lucas & Catau s'acheminent vers la chaumiere en se tenant sous le bras. A gauche, entre les arbres, on apperçoit une femme. Il est nuit close.*)



SCENE III.

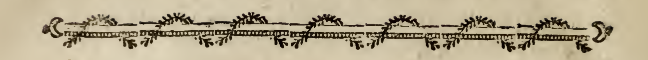
La lune se lève pendant cette Scène.

JULIE.

Où vais-je? où suis-je? Ah! mon pere, à quelle affreuse extrémité me réduit votre rigueur! Je céde à la fatigue, à la douleur, à l'effroi qui m'accable.

(*Elle tombe au pied d'un arbre, & se relève effrayée à la voix de Michaut.*)





SCENE IV.

JULIE; MICHAUT, *ſortant de la forêt, ſa cruche à la main, & chantant le refrain :*

MICHAUT.

LE plaiſir nous tient lieu d'argent,
Et l'eſpoir du mieux nous ſoulage.

JULIE.

O Ciel! j'entends quelqu'un... Si c'étoit... la crainte me ſaiſit... tout mon ſang s'eſt glacé.

MICHAUT, *chantant.*

Et l'eſpoir du mieux nous ſoulage....

JULIE, *ſe jettant aux genoux de Michaut, qui vient de la heurter.*

Ah! Qui que vous ſoyez; ayez pitié de mon malheur.

MICHAUT.

Qui va là? C'eſt la voix d'eune femme!

JULIE.

Si vous êtes humain, ſecourez-moi; ſauvez moi du péril qui m'environne.

MICHAUT.

Par la ventergoi, c'est eune femme ! Hé ! dites-moi donc, la belle ; queuqu'vous faites à st'heure-ci comme ça toute seule dans les bois ?

JULIE.

Hélas ! le désespoir me conduit : sais-je où je porte mes pas ?

MICHAUT.

Venais-ça donc un peu que j'vous examine au clair de la leune... Approchais, approchais... Vous avais peur ?... Allais, ne craignais rien... Je n'sis pas si diable que j'sis noir... Malpeste !... comme vous êtes jolie dans l'obscurité ! ça doit être bian biau à la lumiere... Mais, qui êtes vous ?

JULIE.

Hélas ! je suis...

MICHAUT.

Quoi ?

JULIE.

Bien malheureuse !

MICHAUT.

Ça s'peut bian : i gnia tout plein d'malheureux dans l'monde ; &, quand j'y pense, ç'a m'chagreine.

JULIE

Vous êtes donc compatissant ?

MICHAUT.

Ah ! biaucoup, quand on a pas mérité ſon inforteune, s'entend ; car, morgué, j'ons un cœur de piarre, quand on eſt malheureux par ſa faute.

JULIE.

ARIETTE.

Ah ! vous aurez pitié de moi :
Je n'ai pas mérité ma peine.
Du deſtin qui m'entraîne
Je ſubis la loi.
Le ſilence, la nuit, l'état où je me voi,
Tout accroît mes allarmes.
Laiſſez-vous toucher par mes larmes ;
Ayez pitié de moi.
Mes forces s'affoibliſſent ;
Mes yeux éperdus
S'obſcurciſſent ;
Je ſens que mes genoux fléchiſſent ;
Je ne me ſoutiens plus.

MICHAUT.

Allons, allons, Mam'ſelle, du courage. N'faut pas ſe laiſſé abattre comme ça par el chagrin. Ça n'ſera rien : vz'avez eu peur dans ç'bois ; & c'eſt bian pardonnable... d'queu côté alliais-vous ?...

JULIE.

J'allois, pour éviter le plus grand des malheurs ; j'allois me réfugier chez une de mes tantes dont le Château eſt à l'iſſue de cette forêt. La nuit

m'a ſurpriſe, je me ſuis égarée, & la frayeur & la fatigue m'ont tellement accablée, que je me ſens hors d'état de pourſuivre ma route.

MICHAUT.

V'nez vous r'poſer cheux nous, ç'te nuit... la nuit de d'main; un mois, s'il le faut. Vous m'avez l'air d'une honnête fille... & pis vous dites que vous êtes malheureuſe... Je n'ſis pas riche... mais j'ai toujours à donner à ceux qui en ont moins q'moi... Venais... v'là la porte d'cheux nous. (*Il la prend ſous le bras, & la mène vers ſa chaumiere.*)

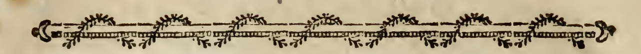
JULIE.

Que je vous ai d'obligations! Allez... vous n'aurez pas rendu ſervice à une ingrate... ſi jamais je ſuis...

MICHAUT.

Laiſſez, laiſſez ç'la... j'fais l'bian pour l'plaiſir de l'faire. Oh! Catau! ouvre, ma fille.





SCENE V.

JULIE, MICHAUT, CATAU, LUCAS.

CATAU. (*Elle ouvre la porte de la chaumiere ; on voit la table mise : tout est simple, mais propre.*)

V'nais, mon pere, v'nais ; l'souper vous attend : & moi aussi, dà... Ah ! vous n'êtes pas seul ?

MICHAUT.

Non, morgué : r'garde, est-ce que j'n'ons pas là eune jolie compagne ? Ah, dame ! v'là comme j'les choisis, moi. Allons, Catau, fais la raverence à ç'te Demoiselle, qui n'est pas aussi heureuse que son visage promet de bonheur.

CATAU.

Mam'zelle, j'ons l'honneur d'et'vot'sarvante.

LUCAS.

Soyais la bian venue, Mam'zelle.

JULIE.

En vérité, je suis interdite . . . les bontés que vous avez pour moi me pénètrent si vivement...

MICHAUT.

Asséyais-vous, ma belle enfant ; vous m'avais

dit qu'vous étiais lasse, asséyais-vous. Allons... sarvez-nous, vous autres : c'est aux pus jeunes à sarvir les plus vieux... à souper.

CATAU.

Ça va-t'ête prêt, mon pere... (*A part, à Lucas.*) Queu qu'c'est que ç'te Dame-là, Lucas?... Alle est jolie, au moins... Que t'en semble?

LUCAS.

J'crois qu'oui... mais ç'n'est pas toi... je n'm'y connois pas.

MICHAUT.

T'nais, m'z'enfans; mettais-nous l'couvart sous ç'te feuillée : je s'rons pus au frais... (*Michaut & Julie s'asséyent sur un banc de gazon, à la porte de la chaumiere.*) Eh bian! contais-moi donc un peu queu diab'd'aventure vous oblige comme ça à courir les champs quand i fait nuit.

(*Julie & Michaut parlent bas ensemble, pendant que Catau & Lucas chantent : quand ils cessent, Julie & Michaut poursuivent leur conversation tout haut; &, pendant ce dialogue, Lucas & Catau mettent le couvert sous la feuillée.*)

CATAU.

Queuq' grand'Dame de la Ville.

LUCAS.

Qui paroît avoir du chagrin.

JULIE.

Depuis six mois il me persécute pour épouser un Seigneur des environs.

MICHAUT.

Et vous n'l'aimais pas ce Seigneur ?

JULIE.

Je le hais à la mort.

CATAU.

Je n'avons pas un ſi biau teint ;
Mais j'avons le cœur plus tranquille.

MICHAUT.

Il eſt donc ben aimable ſti-là qu' vot'cœur préfere ?

JULIE.

Ah ! Si vous connaiſſiez Saint-Alme, vous penſeriez comme moi.

CATAU.

Que ſon parler eſt gracieux !
C'eſt un linot qui vient d'éclore.

LUCAS.

Ah ! ta voix eſt plus douce encore :
A mon cœur tu parles bien mieux.

MICHAUT.

Comment ! vous êtes la fille de M. de Marſanges ? & c'eſt li qui vous rend malheureuſe ? Mais, vous me ſurprenais ! Il eſt ſi bon, M. de Marſanges !... C'eſt un Seigneur ſi généreux !... I fait l'bonheur de tous ſes vaſſaux.... I n'eſt donc injuſte que pour ſa fille ?

JULIE.

Hélas ! l'ambition, l'intérêt...

MICHAUT.

J'entends : c'est que Monsieur le Comte est riche.

JULIE.

La Fortune ne l'a pas oublié.

MICHAUT.

Et la Nature ?... C'est-là le tu y autem.

JULIE.

Imaginez la figure la plus odieuse : soixante ans, peut-être, plus que moi ; enfin sourd & bégue, pour comble de désagrémens.

MICHAUT.

Ventregué, que ça doit faire un joli homme !

LUCAS & CATAU.

DUO.

Dans notre paisible chaumiere,
Je somm' plus heureux qu'à la Cour.
Je nous trouvons, chacun à not' tour,
Plus biaux que la nature entiere.
Pourquoi ? Nous nous aimons d'amour.

MICHAUT.

Renoncer au monde, c'est un parti, ma belle, un peu violent... Calmais-vous... Tranquillisai-

vous ici queuq'jours ; j'varrons à trouver à vot' malheur un remede moins désagriable.

LUCAS, *à Michaut.*

V'là qu'c'est prêt, papa... Vous causerais aussiben à tabe.

MICHAUT.

T'as raison, not'fieu... J'babille & j'creve ed' faim... Mais j'pense... (*A Julie.*) Souper com'ça à l'air... ça n'vous enrheumera-t-y pas, mon enfant ?

JULIE.

Eh ! vous êtes trop bon ! Agissez sans cérémonie : je ne suis pas si délicate. Que n'ai-je toujours partagé votre sort ? je serais plus heureuse.

(*Michaut & Lucas apportent la table sous le berceau. Catau s'approche de Julie, & l'examine d'un œil curieux.*)

MICHAUT.

Plaçais-vous là, Mam'zelle Julie. Pardon, si j'sommes un tantinet familier : voyais-vous !... j'n'avons pas d'magnieres, mais un bon cœur : l'un vaut ben l'autre. Tenais... (*Il sert Julie.*) Boutais-vous ça sus l'estomac... C'est accommodé à la grosse mordienne... mais, quand on a faim, tout est bon. Vous avais pris de l'exercice aujourd'hui... ça ouvre l'appétit... allons... mangeais... faites com'moi, je n'me fais pas prier.... à boire.

(*Un moment de silence.*)

LUCAS, *se disputant avec Catau.*

Mais, Catau... j'tians la cruche.

CATAU.

J'la tians itou, moi.

LUCAS.

T'es ben contrariante.

CATAU.

T'es ben oſtiné.

MICHAUT.

Eh ! morgué, varſez-moi à boire ; vous vous diſputerais par après.

LUCAS.

Ah ! j'l'emporte... T'nais, papa... (*A Catau.*) Dame ! f'roit biau voir que tu pris d'la peine, quand j'pouvons t'l'éviter.

MICHAUT, *à Julie.*

A vot'ſanté.

JULIE.

Je vous remercie.

MICHAUT.

Allons, v'là qui va bian... Mais vous, Mam'ſelle, vous n'faites rian : i n'faut pas que l'chagrin nous ôte l'appétit ; au contraire, pus on a d'mal, pus i faut manger... ç'a donne la force de l'ſupporter... mais i faut boire.

JULIE.

Je vous ſuis obligée... A votre ſanté.

MICHAUT.

Oh ! mordienne, je m'porte bian... Mes deux enfans & d'la santé ; v'là toute ma richesse... Tatigoi, (*A Lucas & à Catau.*) com'vous mangeais, vous autres ! . . . (*A Julie.*) I n'y a qu'trois jours qu'i sont mariés... L'mariage donne eune faim du diab'... n'est-i pas vrai, Lucas ?

LUCAS, *la bouche pleine.*

Oui, mon pere.

MICHAUT.

Avale... avale... tu parleras par après... (*A Julie.*) Allons, mon enfant, d'la gaieté... Tenais, dans la vie i gnia bian des peines ; mais i faut faire cont'forteune bon cœur... D'la joie... à boire, Lucas... Sarpegué ! faut convenir que l'vin est eune bonne chose... Y n'i a rian qui m'clarifie la voix com'ça... Eune petite chanson ; ça divartira ç'te belle enfant-là, qui n'est morgué pas faite pour avoir du chagrin.

ARIETTE.

Le bon vin
Bannit le plus noir chagrin ;
C'est un beau souverain.
J'oublie avec lui ma vieillesse,
Et j'ai des retours de jeunesse :
Si je dors après mes travaux,
De la treille
Le jus m' réveille ;
J'avale en deux coups ma bouteille ;
Elle appaise tous mes maux.

Allons, Catau, à toi : queuqu'petite drôlerie.

CATAU.

CATAU.

Par ma fi ! je l'veux bian. A nous deux, Lucas... La Chanſon du Magiſter... C'eſt li qui la faite, dà... Il a de l'eſprit comme quatre.... Commence, Lucas ; j'chanterons l'ſecond couplet ; j'l'aime.

ARIETTE.

LUCAS.

Le vin eſt une bonne choſe !
Sur la tonne où je ſuis aſſis,
Du monde, à mon gré, je diſpoſe ;
Je ſuis Roi de tous les pays.

(*Ils choquent enſemble.*)

Et tic, & tac, choquons le verre.
Honneur au vin, à la moiſſon ;
Honneur encor à la fougere :
Et tic, & tac, choquons le verre ;
Ah ! le joli, le charmant carillon !

CATAU.

Pointe de vin rend plus jolie ;
Mais il en faut ſi peu, ſi peu
Pour faire une tendre folie !
Pointe de vin n'eſt pas un jeu.
Et tic, & tac, &c.

LUCAS.

Le vin brave la terre & l'onde.
Par des canaux jamais taris
Le vin circule dans le monde.
Le vin eſt de tous les pays.
Et tic, & tac, &c.

MICHAUT.

Amis, tout ſe détruit, tout paſſe;
Mais avec ce nectar divin,
L'Univers peut changer de face;
J'aurai toujours le front ſerein.
Et tic, & tac, &c.

(*Ils reprennent le premier couplet en chœur, &* CATAU *chante.*)

Le vin eſt une bonne choſe!
Sur la tonne où l'on eſt aſſis,
Du monde, à ſon gré, l'on diſpoſe.
On eſt roi de tous les pays.
Et tic, & tac, &c.

JULIE.

C'eſt chanter à merveille, & la chanſon eſt charmante.

LUCAS.

Qu'eſt-ç'donc qu'jentends?

MICHAUT.

On frappe à la porte d'l'écurie.... c'eſt queuqu'un qu'eſt venu par le p'tit ſentier.

JULIE.

Ah! cachez-moi, cachez-moi, je vous en conjure... Si c'étoit des gens que mon pere envoye à ma pourſuite, je ſerois perdue.

MICHAUT.

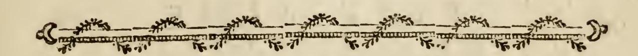
Et vîte, & vîte.... paſſez dans la chambre ed' Catau, j'n'y laîrons entrer parſonne.

(*Julie entre dans la chaumiere avec Catau, qui revient ſur le champ.*)

MICHAUT.

Va ouvrir, Lucas.

(*Michaut reſte à table, & reçoit Saint-Alme d'un grand ſang-froid, & ſans ſe déranger.*)



SCENE VI.

SAINT-ALME, MICHAUT, CATAU, LUCAS.

(SAINT-ALME *eſt en bottines : il a un fouet à la main ; il entre comme un homme égaré.*)

LUCAS.

C'EST Monſieur qui frappait comm' un enragé à la porte ed'l'écurie; ſi je l'avions laiſſé faire i s'roit, morgué, entré juſqu'ici avec ſon cheval.

(SAINT-ALME *regarde de tous les côtés & va examiner Catau ſous le nez.*)

MICHAUT.

Eh, bien! Monſieur, queu q'vous voulais?

SAINT-ALME.

Eſt-elle ici?

MICHAUT.

Qui ?

SAINT-ALME.

Je vous demande si elle est ici ?

MICHAUT.

Par la ventergué ! est-ç'q'vous vous gaussais d' moi ? Non, alle n'y est pas.

SAINT-ALME.

Elle n'y est pas ! je suis au désespoir... *(Catau, effrayée de l'air agité de Saint-Alme, se réfugie auprès de son pere.)* Julie, ma chere Julie, votre amant vous perd donc pour toujours !

MICHAUT, *à part, à Catau.*

Ah ! c'est là l'amoureux.

SAINT-ALME, *s'adressant tantôt à Michaut, tantôt à Lucas, qui le regarde avec de grands yeux sans lui répondre.*

Quoi ! vous n'avez point apperçu...

MICHAUT, *à part.*

Il est, morgué, biau garçon.

SAINT-ALME.

Une jeune & belle personne ?

MICHAUT, *à part.*

Je n'm'atonne pas qu'alle préfare sti-ci...

SAINT-ALME.

Elle doit être bien mise....

MICHAUT.

A ſti-là qu'eſt ſourd & begue.

SAINT-ALME.

Eh! répondez-moi, je vous en conjure...

MICHAUT, *à Saint-Alme.*

Vous êtes donc un amoureux dont la maitreſſe court les champs?

SAINT-ALME.

J'ai perdu Julie!... Il faut que je meure.

MICHAUT.

La peſte, mourir!... c'eſt ſarieux... Mais, que voulais-vous?

SAINT-ALME.

Rien... Vous n'avez pas vu Julie!.. Vous riez de ma douleur!... Vous êtes bien cruels... Je vais pourſuivre ma route... Je vais chercher Julie... Je vais mourir.

CATAU, *les larmes aux yeux.*

I va mourir, mon pere.

LUCAS, *avec un petit mouvement de jalouſie.*

T'es ben compaſſioneuſe.

MICHAUT.

Acoutez-donc, Monſieur l'déſeſpéré: faut-i prendre com-ça tout au ſarieux... Vous dites donc qu'vous aimez ç'te mam'zelle Julie, &

qu'ç'eſt autant d'mort qu'vot' parſonne, ſi vous n'la retrouvez ?

SAINT-ALME.

Eh! laiſſez-moi, puiſque. . .

MICHAUT.

Morgué, ce s'roit pourtant bian dommage de laiſſi trépaſſé un biau gentilhomme com'vous, quand on peut l'reſſuſciter ?

SAINT-ALME.

Que dites-vous ?

MICHAUT.

R'gardais-moi, là. . . N'ai-je pas la meine d'un homme qui peut faire vot' bonheur ?

SAINT-ALME.

Quoi ! . . Julie !

MICHAUT.

Que m'bailleriais-vous, ſi j'vous la rendais.

SAINT-ALME, *rapidement.*

Ma montre, ma bourſe, mon cheval, ma vie.

MICHAUT.

Eh, ventergué ! Quoi q'u'vous garderiais donc pour elle ?

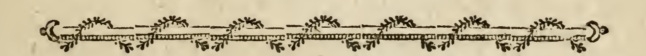
SAINT-ALME, *avec volubilité.*

Ah, Monſieur ! . . . Ah, mon cher ami ! . . .

Vous voyez mon état, mon amour, mon désespoir. . . Au nom du Ciel, ne me faites pas mourir d'impatience : avez-vous vu Julie? l'avez-vous trouvée? est-elle venue ici? vous a-t-elle parlé? que vous a-t-elle dit?

MICHAUT.

Queu déluge de questions! queu ravin de paroles! (*Bien haut.*) V'nais, Mam'zelle Julie, v'nais répondre à tout ça. I gnia trop d'ouvrage pour moi tout seul.



SCENE VII.

JULIE, SAINT-ALME, MICHAUT, CATAU, LUCAS.

SAINT-ALME, *venant à Julie.*

C'EST vous!... c'est vous, Julie!

JULIE.

Saint-Alme, je vous revois! Ah! l'Amour qui nous réunit, permettra-t-il qu'on nous sépare encore?... Mais, comment avez-vous découvert mon asyle?

SAINT-ALME.

A la faveur de la foule attirée dans le château par le bruit de votre fuite, je me suis introduit

chez le jardinier ; & Louiſon, ſa fille, m'a dit que vous étiez ſortie par le parc, & que probablement vous aviez pris le chemin de la forêt ; ſans demander plus ample information, je ſuis monté à cheval, & j'ai ſuivi cette route : je me ſuis égaré, & c'eſt ſans doute à cet accident, dont je rends grace au Ciel, que je dois le bonheur de vous avoir retrouvée.

JULIE.

Ah ! Saint-Alme, qu'allons-nous devenir ?

SAINT-ALME.

Le Ciel ne nous abandonnera pas ; il doit ſon aſſiſtance aux amans fidèles.... Ma chere Julie !

JULIE.

Saint-Alme !

CATAU, *à part, à Lucas.*

Eſt-ce que leux careſſes ne t'émouvent pas, Lucas ?

LUCAS.

Si fait bian : j'ſis tout je n'ſçais comment.

CATAU.

Et moi itou.

MICHAUT, *à Julie & à Saint-Alme.*

Ah! çà, mes biaux enfans ; v'la qu'eſt bel & bian ; mais, vous n'pouvais pas reſter toute vot' vie dans ma chaumiere... Non pas que j'vous la r'fuſis, voyais vous ! je m'croirions trop heureux, ſi alle ſervait toujours d'aſyle à d'honnêtes gens

comme vous... mais c'eſt qu'alle n'eſt pas deigne de vot' parſonne; & pis, c'eſt qu'vous, Mam'zelle, vous êtes affligée d'une dix-huitaine d'années, & Monſieur d'une vingtaine tout au plus; & que ces deux âges-là, & l'amour par-deſſus, n'pouvont pas loger honorablement ſous l'même toît, à moins que l'mariage n'ait tant ſoit peu manigancé l'arrangement..... Pardonnais.... j'vous parlons à cœur ouvart.... j'vous parlons com' j'parlerions à ç'te p'tite fille & à ç'gas-là, qui ſont m'z'enfans.

SAINT-ALME.

Eh quoi! vous nous abandonnez?

JULIE.

Vous qui êtes ſi compatiſſant, vous êtes inſenſible à nos peines?

MICHAUT.

Oh! jarnigoi, n'pleurez pas, vous m'fendais l'cœur. Non, non, je n'vous délaîrons pas, la belle déſolée. Mais, morgué, j'vous rapatrirons avec votre pere, ou ç'n'eſt pas un homme.... Laiſſais-moi tant ſeulement rêver.

JULIE.

Monſieur de Marſanges eſt d'une fermeté dans ſes opinions....

MICHAUT, *vivement.*

Sarpejeu, quand i ſ'roit cent fois plus farme... Oh!.. j'ons des moyens ſûrs de faire convenir les gens de leux torts... & j'ſçaurons... ſi ben..

tellement que... m'y v'là... ſoyais tranquilles... ou vot' pere eſt un homme pardu d'méchantiſe, ou d'main matin vous s'rais la femme de ç'biau garçon-là... N'vous boutais pas en peine.

SAINT-ALME, *vivement.*

Seroit-il bien poſſible !

JULIE, *vivement.*

Vous nous rendez la vie.

MICHAUT, *avec fermeté.*

J'réuſſirons... ou l'diable s'ra bian fin... i s'fait tard ?

SAINT-ALME, *regardant à ſa montre.*

Il eſt minuit paſſé.

MICHAUT.

Dans deux heures d'ici i f'ra jour... Lucas, t'iras ſeller mon cheval.... Catau, t'iras met' ta cornette & ton tablier des Dimanches... J'veux qu'tu paroiſſes proprement.

CATAU.

Quoi qu'vous voulais donc que j'faſſe, mon Pere ?

MICHAUT.

N't'embarraſſe pas; j't'inſtruirons d'tout-ça en chemin.... (*Fermement.*) Partons pour le château d'Marſanges.

JULIE, *effrayée.*

Pour le château de Marſanges ?

SAINT-ALME.

O Ciel !

MICHAUT.

Raſſurais-vous... j'réponds d'tout.... Vous, mon biau Monſieur, partais l'premier... j'tâcherons d'vous cacher queuq'part dans la hutte du Jardinier... Ç'te certaine Louiſon dont vous v'nais d'parlé, nous en baillera les moyens.

SAINT-ALME.

Quel eſt votre deſſein?

JULIE.

Que prétendez-vous faire ?

MICHAUT.

Chut... j'n'avons pas l'temps d'babiller... Décampais, biau garçon... j'vous r'joinrons au point du jour... partais, i n'faut pas qu'on vous voye avec Mam'zelle : ſi j'étions rencontrés d'queuqu'un des gens d'ſon pere, ça gât'roit tout ; Mam'zelle, Lucas, Catau & moi, j'vous ſuivrons d'loin.

SAINT-ALME.

Nous ſéparer ?

JULIE.

Il le faut.

MICHAUT.

Partais en diligence :
Songez que je vous ſers.

En amour, un moment d'abſence
Eſt un revers.

SAINT-ALME.

Quel tourment pour ma flamme !
O rigoureux devoir !
Je pars à regret : mais mon âme
Garde un eſpoir.

JULIE.

C'eſt un moment d'orage,
Il ramene un beau jour.
Oui, ranimons notre courage,
Au feu d'amour.

TOUS, *en chœur.*

Ce Dieu, ſûr du ſuccès, finira ſon ouvrage.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

Le Théâtre repréſente la Grille qui eſt en face du Château : on voit ſur un des côtés la maiſon du Jardinier ; de l'autre une cabane qui ſemble joindre le Hameau au Château de Marſanges.

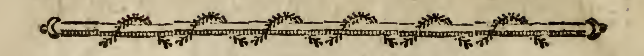


SCENE PREMIÈRE.

SAINT-ALME.

TOUT eſt encore paiſible dans le château. . . . Sans doute Monſieur, de Marſanges n'eſt point rentré... j'ai devancé Julie, & ces honnêtes payſans qui nous ſervent avec tant d'humanité. . . Si je voyais Louiſon, elle m'introduirait chez ſon Pere ; & là, j'attendrais l'arrêt de mon ſort.





SCENE II.

SAINT-ALME ; LOUISON, *ſortant de la maiſon du Jardinier.*

LOUISON.

EH ! mais, à peine fait-il jour. Je croyais qu'il était plus tard. L'incertitude, la crainte & l'impatience ont hâté mon réveil... Perſonne ne paraît encore. (*Elle ſe trouve auprès de Saint-Alme.*) O Ciel ! c'eſt vous, Monſieur ?

SAINT-ALME.

Louiſon ?... c'eſt toi... je l'ai trouvée.

LOUISON.

Mademoiſelle Julie ?

SAINT-ALME.

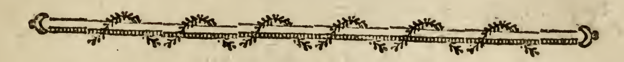
Je l'ai trouvée... je la ramene.... conçois-tu mon bonheur ? conçois-tu l'excès de ma joie ? Elle va venir, accompagnée d'une payſanne, du pere & du mari de la jeune fille : tu les recevras & tu feras tout ce qu'ils exigeront de toi.

LOUISON.

Mais, au moins, il faudroit m'expliquer.... J'entends du bruit... on marche de ce côté : c'eſt

peut-être quelqu'un des gens de Monsieur de Marsanges ; sauvez-vous par-là.... cachez-vous.

(*Saint-Alme se cache derriere une touffe d'arbres, à droite du Théâtre.*)



SCENE III.

LOUISON, LE COMTE.

LOUISON.

QUELLE sera la fin de tout ceci ?... Mais, je ne me trompe pas, c'est Monsieur le Comte... Ah ! grand Dieu ! quelle figure ! que lui est-il arrivé ? il n'est que boue depuis la tête jusqu'aux pieds. Malgré mon chagrin, je ne puis m'empêcher de rire.

LE COMTE.

ARIETTE.

Ahi ! ahi ! je suis éreinté ;
Mon côté ! mon pauvre côté !
  Je me soutiens à peine.
La douleur me fait perdre haleine.
Ahi ! ahi ! je suis éreinté.
Amour, ta malice incroyable
S'est joué de moi, pauvre diable.
  Moi, pauvre diable !
Voyez comme je suis crotté !
Ahi ! ahi ! mon pauvre côté !

LOUISON, *riant.*

Eh ! Monſieur, comme vous voilà fait !

LE COMTE.

Tu... tu ris, méchante ! tu ris, &... & je ſuis tout... tout diſſoqué.

LOUISON.

Je ne ſais pas, Monſieur, s'il vous eſt arrivé quelque accident ; je ris ſeulement de vous voir dans un déſordre qui me paroît plaiſant.

LE COMTE.

Hein ? qu'eſt... qu'eſt... qu'eſt-ce que tu dis ?

LOUISON.

Nous ramenez-vous Mademoiſelle, Monſieur ? l'avez-vous trouvée ?

LE COMTE.

Oui, oui.

LOUISON.

Oui ?

LE COMTE.

En... en... en voilà les marques.

LOUISON.

Comment, ces éclabouſſures ?

LE COMTE.

Depuis la... la tête juſqu'aux... aux... aux pieds, mon enfant, je... je ne ſuis que meur... meurtriſſures.

LOUISON.

LOUISON.

Mais quel rapport Mademoiselle Julie. . .

LE COMTE.

Oh. . . oh. . . le maudit cheval ! . . . le. . . le maudit cheval !

LOUISON.

Vous êtes tombé de cheval ? Mais vous devez être tout froissé.

LE COMTE.

Oui... oui... c'étoit un fossé... un fossé de... de... de qu... qua... quatre pieds de profondeur... Il a fait... ah ! mes reins !... ah !... ah ! le mau... maudit cheval !... il a fait un écart... je... je... je lui ai donné l'ép.... l'éperon ; mais co... co... comme j'avois peur en... en même temps, je me suis tenu à la bride. I... i... il s'est ca... ca... cabré, & je suis tombé.

LOUISON.

Et, du moins, vous a-t-on porté du secours ?

LE COMTE.

Ah ! pa... pa... parbleu ! coure a... a... après elle qui voudra : pou... pou... pour moi, je... je suis revenu de mes cou... de mes courses. Voyez co... co... comme je suis a... a... accommodé, & pou... pour qui ? pou... pou... pour une ingrate qui... qui riroit encore de... de ma triste a... a... aventure, si... si... si... elle me... e... e.. voyoit dans.. ans... cet état.

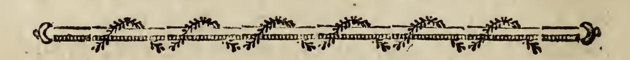
LOUISON.

Et Monſieur de Marſanges ?

LE COMTE.

Qu'e... qu'elle s'arrange... qu'e... qu'elle coure juſqu'au bout du monde. Le... le... Diable m'em... m'emporte, ſi je... je... je vais la chercher. Je n'en puis plus : j'ai au... au... au moins deux côtes fra... fracaſſées... je vais me re... repoſer. Voi... voilà ce que c'eſt que... que... que l'amour ! Voyez comme i... i... il accommode un homme ! Ah ! j'au... j'augure mal de... de mon mariage ; les préli... préli... préliminaires n'en ſont pas... pas... heureux.

(*Il ſort.*)

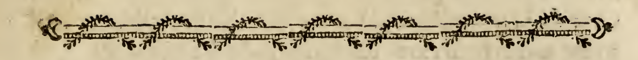


SCENE IV.

LOUISON, *ſeule.*

IL a raiſon... à ſa place j'aurois quelques petites appréhenſions... Mais cependant me voilà auſſi peu inſtruite qu'avant de l'avoir vu... Quel homme ! on n'en peut jamais tirer une réponſe qui ait trait à ce qu'on lui demande.





SCENE V.

JULIE, MICHAUT, CATAU, LUCAS, LOUISON.

LOUISON.

MAIS... me trompé-je ? eh! non,...c'eſt elle-même... les voilà... ce ſont eux ... la jeune payſanne & les deux payſans dont Monſieur de Saint-Alme m'a parlé. (*A Julie.*) Mademoiſelle, Mademoiſelle, venez vîte.

JULIE.

Ah ! ma chere Louiſon, quelle frayeur je viens d'avoir !

MICHAUT.

Acoutez. J'l'ons échappé belle.

LOUISON.

Comment ?

MICHAUT.

A un quart-de-lieue d'ici j'ons rencontré un gros des gens d'ſon pere qui venions droit à nous. J'ons fait cacher mes trois jeunes gens dans les brouſſailles, j'ons pris mes jambes à mon cou ; &, prenant un chemin de travarſe, je me ſis écarté de la route des domeſtiques : après ça, j'ſis revenu comme par derriere eux & je leux ai dit qu'j'avois vu

Mademoiselle Julie à une demi-lieue de-là, du côté de la montagne. Ils ont détaché l'un d'entre eux pour courir envars Monsieur de Marsanges, qui n'étoit pas loin, & li dire qu'i vont li ramener sa fille ; j'leux ai conseillé de s'ménager l'honneur d'une si belle prise, & sti-là qu'est parti a promis à ses camarades, à condition qu'i partageroit l'profit, d'amener l'pere d'Mam'zelle ici sus la certitude de la revoir avant une demi-heure.

LOUISON.

Personne encore n'a paru, excepté....

JULIE, *avec empressement.*

Qui ?

MICHAUT, *en riant.*

Eh, parguienne ! not' amoureux, not' biau garçon... sti-là qu'j'épousons ce soir.... Monsieur de Saint-Alme.

LOUISON.

Il y a déjà long-temps qu'il est arrivé.

MICHAUT.

Oh ! l'amour & l'espérance ont de bonnes jambes.

JULIE, *à Louison.*

Et mon pere ?... Ah ! Louison, que je me reproche le chagrin que je lui cause !

LOUISON.

Il est encore à votre poursuite, je l'ai envoyé du côté de Paris. Monsieur le Comte avoit aussi

couru après vous : mais ſon cheval n'a pas été d'avis de ce voyage ; il l'a envoyé un peu rudement ſe repoſer dans un foſſé : ſes gens l'en ont retiré ; & il vient d'arriver.

JULIE.

Et mon pere n'eſt point encore revenu ?..

LOUISON.

Non, Mademoiſelle.

MICHAUT.

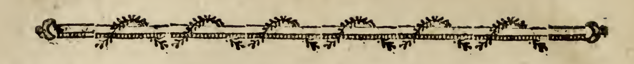
Qu'a-vous fait de Monſieur de Saint-Alme ?

LOUISON.

A l'arrivée de Monſieur le Comte, je l'ai fait cacher derriere cette touffe d'arbres que vous voyez d'ici. Je cours le chercher.

(*Elle ſort.*)





SCENE VI.

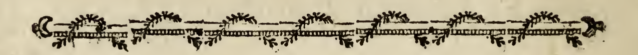
JULIE, MICHAUT, CATAU, LUCAS.

JULIE.

AH! mon pere!.. me pardonnerez-vous la faute que le désespoir m'a fait commettre?

MICHAUT.

Il vous la pardonnera; il a un cœur qui plaidera vot' cause. Ç'doit être à la Ville comme dans nos Villages; l'métier d'z'enfans est de faire des sottises; celui des peres est d'les pardonner.



SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LOUISON, SAINT-ALME.

LOUISON.

LE voilà, le voilà... il vous a apperçus; il venoit.

SAINT-ALME, *accourant.*

Ah! Julie, comment m'acquitter jamais envers vous! Que de peines vous cause mon amour!

MICHAUT.

J'n'ons pas d'temps à perdre. Vous vous dirais toutes ces belles choses-là eune aut'fois. *(A Louison.)* Mam'zelle, si vous avez d'l'amiquié pour vot' Maitresse, & pour Monsieur, il faut les cacher queuqu'minutes chez vous, m'parmette d'entrer dans l' Château, guetter l'moment où Monsieur de Marsanges arrivera, li présenter ç'te jeune fille & ç'garçon-là qu'est son mari, ne rien dire de tout çe que vous avais vu, de ç'que vous sçavez, les laisser parler, & me laisser faire. V'là ç'qui nous faut : l'pouvez-vous ?

LOUISON.

Pour ma Maitresse, qu'est-ce que je ne ferois pas ! Mon pere est réveillé. Vous pouvez vous cacher dans sa chambre. Il ne vous quittera pas, & j'irai de temps en temps vous instruire de tout ce qui se passera.

MICHAUT.

Allons.

JULIE.

Ah! comme le cœur me bat!

MICHAUT.

Du courage. Je suis sûr de mon fait. . . . *(A Catau & à Lucas.)* Enfans, c'est à vous de me seconder.

CATAU.

N'vous boutais pas en peine......... qu'i vienne tant seulement, qu'i vienne M. de Marsanges.

C'eſt autant d'gagné; j'vous l'livrons plus doux qu'un mouton.

MICHAUT.

Entrons.

LOUISON.

Attendez. Il faut s'aſſurer ſi l'on ne peut nous voir entrer dans le château. Voyez de tous les côtés s'il n'arrive perſonne; (*A Michaut*); & vous, ſuivez-moi, on ne vous connoît pas, vous ne riſquez rien.

(*Louiſon entre dans le château, accompagnée de Michaut. Catau & Lucas ſont chacun à une des aîles du théâtre, & regardent ſi perſonne n'arrive. Julie & Saint-Alme chantent, & ſont ſur le devant du théâtre.*)

SAINT-ALME.

Soyez ſans inquiétude, ma chere Julie; j'attends tout de ces bons Payſans.

DUO.

SAINT-ALME & JULIE.

C'eſt avec toi
Que du plaiſir d'aimer mon cœur encor s'enivre:
Ce cœur d'un autre amour n'eût point ſubi la loi;
Et, ſi je deſire de vivre,
C'eſt avec toi.

Amour, daigne écouter nos vœux;
Fais triompher notre conſtance.

Dans nos cœurs tu mis tous tes feux.
Pour nous rendre à jamais heureux,
Amour, ſignale ta puiſſance.

C'eſt avec toi, &c.

LOUISON, *à Julie & à Saint-Alme, après le duo.*

Venez, venez : perſonne ne paroît ; mon pere vous attend.



SCENE VIII.

CATAU, LUCAS, *ſortant de derriere les arbres.*

CATAU.

Les voilà partis : ah! çà..... ſais-tu bian ton hiſtoire?

LUCAS.

Sur l'bout d'mon doigt.

CATAU.

C'eſt qu'i faut jouer au pus fin. T'rappelles-tu bian tout ç'que mon pere t'a dit?

LUCAS.

Eh! oui, Catau : j'ons bonne ſouvenance : ne t'boute pas en peine..... & pis.... c'eſt toi.... ton parſonnage eſt le pus vétilleux.... ſonge qu'i faut ſe jetter à genoux.

CATAU.

I faut pleurer, quand je s'rai à genoux.

LUCAS.

Ç'n'eſt pas l'tout d'pleurer; faut du déſeſpoir.

CATAU.

Je n'me déſeſparerons que d'reſte..... je joinrons les mains en magniere de ſupplication.... & quand je s'rons proſtarnée aux pieds de M. de Marſanges, j'li dégois'rons mon p'tit menſonge

LUCAS.

D'un air bian pénétré d'angoiſſe.

CATAU.

Oh! d'eun air affligé.... de déſolation... j'entremâlerons ça de queuques ſanglots bian nourris, & d'temps en temps d'gros ſoupirs...... dame, faudra voir!

LUCAS.

Et j' joinrons mon chagrin à tes larmes.

CATAU.

C'eſt-là qu'i faudra redoubler nos douleurs.

LUCAS.

Boute-toi dans l'eſprit, Catau, que j'ſavons auſſi ben qu'toi jouer le parſonnage d'un menteur.

CATAU.

Je n'mentons qu'pour rendre ſarvice.

LUCAS.

C'eſt en tout bian, tout honneur que j'donnons l'croc en jambe à la vérité.

CATAU.

J'n'avons rian à nous r'procher... not'pere nous en a baillé l'ordonnance.... Lucas ! N'entends-tu pas du bruit?..... Tiens, v'là du monde au bout d'l'avenue.... Que d'monde! On vient vers le Château.... j'gage que c'eſt Monſieur de Marſanges..... i gnia pas à reculer.... nous y v'là.... faut ſauter le foſſé.

LUCAS.

Allons, morgué, ſautons.



SCENE IX.

CATAU, LUCAS, LOUISON.

CATAU, *à Louiſon.*

MAM'ZELLE, v'là qu'on vient.... Eſt-ce lui? Eſt-il parmi tout ç'monde?

LOUISON.

Oui, mes amis; c'eſt celui qui donne la main à la vieille Dame.

LUCAS.

Ça ſuffit.

LOUISON.

Je tremble.... Ah! mes amis.... Nous n'efpérons qu'en vous.... le fort de ma Maitreffe eft dans vos mains.... vous nous rendez tous heureux, fi vous faites fon bonheur.

(*Elle fort.*)

CATAU.

Je f'rons d'not'mieux..... Allons, Lucas; la balle eft en l'air, faut la retenir.



SCENE X.

M. DE MARSANGES, LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT, CATAU, LUCAS, DOMESTIQUES *de M. de Marfanges.*

M. DE MARSANGES.

Allons, ma tante; il faut faire ce que vous voulez. Je n'irai pas plus loin; mais c'eft peut-être un faux avis qu'on vous aura donné.

LA MARQUISE.

Non, non : je ne fais quoi me dit que je vais bientôt revoir mon enfant, ma Julie, ma pauvre Julie.

M. DE MARSANGES.

Ne vous éloignez point, vous autres; que vos

chevaux ſoient tout prêts: Si dans une demi-heure nous n'avons point de nouvelles, nous repartons ſur le champ.

LA MARQUISE.

Nous ne ſerons pas à cette peine.

LUCAS & CATAU, *en ſe jettant aux genoux de M. de Marſanges.*

Monſeigneur..... Ah! Monſeigneur, écoutez-nous.

M. DE MARSANGES.

Que voulez-vous ?

CATAU.

Monſeigneur, ne nous abandonnez pas : je n'eſpérons qu'en vous.

M. DE MARSANGES.

Levez-vous, levez-vous.

LUCAS.

Non, mon bon Seigneur; je reſterons-là juſqu'à ce que vous nous promettiais d'nous acouter.

CATAU.

D'nous ſecourir.

LUCAS.

D'nous protéger.

CATAU.

J'ons entendu dire par-tout qu'vous étiez un

honnête-homme..... & d'ſus ç'te croyance......
j'nous réfugions dans vot' ſein.

M. DE MARSANGES.

Levez-vous, mes enfans; je vous écouterai... je vous protégerai.... je vous ſecourerai : levez-vous.

LA MARQUISE, *à M. de Marſanges.*

Il faut les entendre, il faut leur faire du bien; ils ont l'air honnête.... ils ſont intéreſſans.

M. DE MARSANGES.

Qui êtes-vous, mes amis?

LUCAS.

De pauvres Payſans, vos vaſſaux.

CATAU.

J'nous appellons, moi Catau, lui Lucas.

M. DE MARSANGES.

Que puis-je faire pour vous?

CATAU.

Nous ſauver d'la perſécution.

M. DE MARSANGES.

On vous perſécute?

CATAU.

Hélas! Oui : i n'y a pas de fille au monde pus malheureuſe qu'moi..... ſi vot'viſage n'eſt pas un menteur, i'dit comme ça, ſans qu'vous

parliais, qu'vous avez un bon cœur.... un cœur de Roi.... un cœur qui n'peut pas voir souffrir les filles..... ne reniais pas l'témoignage de votre physionomie, mon bon Seigneur.... secourez-moi.... sauvez-moi.....

M. DE MARSANGES.

Mais que vous est-il arrivé ?

LUCAS.

On veut la marier.

LA MARQUISE.

Et cela t'afflige ?

CATAU.

Ah ! Ma bonne Dame, c'est qu' mon pere....

LA MARQUISE.

Quel est-il votre pere ?

CATAU.

Il a nom Michaut ; c'est un bucheron qui travaille à l'entrée d'la forêt...... là..... à eune lieue d'vot' château.

M. DE MARSANGES.

Ce n'est pas lui qui vous persécute ?

LUCAS.

Hélas ! si fait.

LA MARQUISE.

Comment, comment ?

CATAU.

J'vous l'dirois bian..... mais j'ſis toute honteuſe.... ça m'fait monter la couleur au viſage.

TOUS.

Parlez, parlez.

CATAU.

Dis pour moi, Lucas; j'n'oſerois.

LUCAS.

Mon bon Seigneur, t'nez, v'là l'fait. Son pere li veut bailler en mariage, not' Baïlli, un homme qu'alle n'peut ſouffrir.

M. DE MARSANGES.

Et pourquoi?

CATAU.

C'eſt que.... c'eſt que.... dis donc, Lucas.

LUCAS.

C'eſt qu'alle en aime un autre.

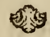
CATAU.

ROMANCE.

Je ſuis ſimple & née au Village,
J'aimons par-deſſus tout l'honneur.
Mais, maugré ça, mon bon Seigneur,
Maugré qu'on ſoit honnête & ſage,
N'ſent-on pas ben jâſer ſon cœur?

Un

Un jour j'étois au bois ſeulette,
Lucas y vint, pour mon malheur.
Entr'autres mots pleins de douceur,
I m'dit comm' ça : tiens, ma poulette,
Pour le mien, donne-moi ton cœur.



Vous ſentez que j'fis réſiſtance.
Dam'! falloit voir mon ton d'rigueur!
Mais regardez queu trait d'noirceur!
Ne v'là-t-i pas, quand moins j'y penſe,
Ç'fripon d'Lucas qui m'prend mon cœur.



J'eus beau crier : j'pardis ma peine :
Le méchant n'entendoit plus rien.
Pour ne pas perdre tout mon bien,
J'm'aviſis, & j'li dis : parguienne,
Garde mon cœur, je prends le tien.

LA MARQUISE.

Ah! mon neveu, l'aimable enfant!.... c'eſt comme ma Julie........ Eh bien! mon petit cœur! Allons..... voyons...... contez-nous donc un peu ça..... pas vrai, mon neveu, qu'elle eſt charmante?

M. DE MARSANGES, *à Catau.*

C'eſt donc ce garçon-là que vous aimez?

LUCAS.

Oui, Monſeigneur; & j'lui rends bian.

CATAU.

Oh! pour ça, oui : çe n'eſt pas parce qu'il eſt là.... mais c'eſt l'meilleur enfant qu'Lucas.... i n'y a parſonne dans l'monde que j'trouve plus biau qu'lui..... après vous, Monſeigneur.

M. DE MARSANGES.

Et quel eſt donc celui que votre pere vous deſtine.

CATAU.

C'eſt un p'tit homme, qui a toujours l'air d'queuqu'un d'fâché; & ça, même quand il eſt d'bonne himeur. Il eſt quaſi borgne de ſes deux yeux; il n'entendroit pas tonner, tant il eſt ſourd; il eſt boſſu, mais boſſu... Oh! Monſeigneur, rien n'y manque, i gni'en a pour quatre; il eſt boiteux, & par d'ſus tout ça, i touſſe, i touſſe, qu'ça fait pitié. V'm'avouerais, Monſeigneur, qu'un galant comme ça n'donne pas envie du mariage.

LA MARQUISE.

Mon neveu..... voilà le Comte trait pour trait..... en vérité c'eſt lui; n'eſt-il pas vrai que c'eſt le Comte?

M. DE MARSANGES.

Ma tante, vous n'y penſez pas.... mais voilà un portrait qui n'eſt pas avantageux.

LUCAS.

Il eſt d'après nature.

CATAU.

Je l'ons même adouci tant ſoit peu, Monſeigneur, parce qu'i faut d'la charité pour ſon prochain.

M. DE MARSANGES.

Mais qui peut porter votre pere à vous faire épouſer cet homme-là ?

CATAU.

Oh, dame ! c'eſt qu'il eſt bian riche ; i n'faut pas croire, mon bon Seigneur, qu'i n'y ait qu'les Meſſieux d'la ville qui faiſiont des ſottiſes par intérêt. Tout Villageois que j'ſommes, j'n'avons pas pus d'conſcience qu'eux, quand i s'agit d'nous enrichir.

M. DE MARSANGES *témoigne un peu de confuſion ; mais il ſe remêt bientôt, & répond...*

Vous avez réſiſté long-temps, ſans doute, à votre pere ?

CATAU.

Ah ! tant que j'ons pu ; mais hier, i m'a baillé la ſignifiance que m'z'épouſailles étoient fixées à aujourd'hui... je me ſons miſe à m'déſeſpérer... J'ons rencontré Lucas qui s'déſeſpéroit itou : j'li ons conté not'malheur... ç'pauvre garçon en s'roit mort de chagrin, ſi i navoit pas penſé que je n'pouvois vivre ſans li... & dans la douleur où j'étions, j'n'ons vu que vous, Monſeigneur, en qui j'puiſſions trouver un remede à nos peines.

LA MARQUISE.

Cette pauvre petite !... c'eſt comme ma Julie... Mon neveu, c'eſt la même choſe... cela doit vous déchirer le cœur.

M. DE MARSANGES, *un peu en colere.*

Rentrons, rentrons.

CATAU & LUCAS, *d'une voix qui paroît étouffée par les larmes.*

Ah ! Monſeigneur, vous nous abandonnez !

LA MARQUISE.

Mon neveu !...

CATAU & LUCAS.

Ayez pitié de nous.



SCENE XI.

Les Acteurs précédens, LOUISON.

LOUISON.

AH ! Monſieur, venez vîte... accourez.

M. DE MARSANGES & LA MARQUISE.

Quoi donc ? Eſt-ce Julie ?

LOUISON.

Eh ! non... c'eſt un homme tout eſſoufflé qui

vient d'entrer par la petite porte du parc... il crie, il jure; il demande sa fille & un coquin qui s'est enfui avec elle... il veut vous parler... il a l'air d'un fou... il monte, il descend les escaliers du Château... il entre dans toutes les chambres en criant... Catau!.. Catau!

CATAU.

C'est mon pere!

LUCAS.

C'est li!

CATAU.

Je suis pardue!

LUCAS.

C'est fait de moi!

LA MARQUISE, *avec chaleur.*

Monsieur, serez-vous encore assez cruel?..

M. DE MARSANGES.

Non, mes enfans; ne craignez rien... Votre père ne vous fera point de violence chez moi; je me charge de lui faire entendre raison.

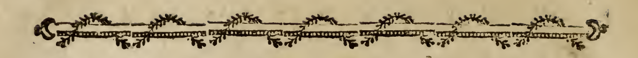
LOUISON.

Le voilà.

LA MARQUISE.

Cachez-vous, mes enfans; nous allons faire votre paix.





SCENE XII.

MICHAUT, les Acteurs précédens.
(*Catau & Lucas dans l'enfoncement.*)

MICHAUT, *avec l'apparence de la plus violente colere.*

I SONT ici... on m'a dit qu'i z'avoient pris le chemin de ç'Château... Monſeigneur, faites-moi juſtice.

M. DE MARSANGES.

Oui, Michaut, ils ſont ici.

LA MARQUISE.

Et nous les protégeons contre vous, ces pauvres enfans !

MICHAUT.

Vous les protégeais ! Vot'protection à un coquin qui m'enleve ma fille !... Vot' protection à eune fille qui décampe de d'chez ſon pere pour ſuivre un vaurien qui a parvarti ſon innocence !

LA MARQUISE.

Ils s'aiment : Lucas épouſera votre fille... cela réparera tout : ils s'aiment.

MICHAUT.

J'leux ons défendu.

M. DE MARSANGES.

On ne commande point à ſon cœur.

MICHAUT.

Tarare... eune fille bian née n'doit ſentir d'amour que par avis d'parens... &, morguenne, j'ſavons l'z'uſages, nous autres... Et pis, Monſeigneur, r'gardais un peu ſon équipée... j'allions la marier, tout étoit prêt; j'avions déja mandé les violons, ils étoient-là : Monſieur le Bailli, not'gendre, avoit invité toute ſa famille, Monſieur l'Collecteux, Madame la Collecteuſe, le Mait'd'école, un Receveux des Tailles qui s'trouvoit-là à point nommé; tout l'Village étoit cheux nous... & v'là qu'tout d'un coup, quand j'voulons partir pour la çarimonie... v'là, Monſeigneur, que je n'trouvons pus l'accordée... alle eſt décampée... avec qui? avec Lucas, tout le monde m'crie aux oreilles : eh, bian! Monſieur d'la noce, faites-donc jouer les violons;... Mam'zelle Catau par-ci, Mam'zelle Catau par-là... la peſte! qu'alle eſt dégourdie!.. Qu'alle en ſçait long!... ça n'a pas ſeize ans, mais, morgué, ça a d'la malice pour vingt-cinq... V'là ç'qu'on me dit d'tous les côtés... I n'y a pas juſqu'au Mait'décole, Monſeigneur, juſqu'au Mait'd'école qui... qui me parle Latin... Ne v'là-t-i pas un biau ſpectacle?... N'y a-t-i pas là d'quoi s'arracher les ch'veux de d'ſeſpoir?

M. DE MARSANGES, *à Michaut.*

Votre fille m'a parlé de celui que vous vouliez lui donner pour époux.

LA MARQUISE.

Ah ! le vilain perſonnage que cela doit faire !... ne m'en parlez pas, ne m'en parlez pas... C'eſt comme votre Monſieur le Comte.

MICHAUT.

Alle vous aura menti, Meſſeigneurs.

M. DE MARSANGES.

Le Bailli n'eſt-il pas vieux ?

MICHAUT.

I n'a qu'ſoixante ans.

LA MARQUISE.

C'eſt beaucoup trop pour une fille qui n'en a que ſeize : il eſt maladif, cathéreux.

MICHAUT.

D'fois à autre, oui, ſa ſanté n'eſt pas ragoûtante.

M. DE MARSANGES.

Il eſt preſqu'aveugle.

MICHAUT.

Eh ! non, non ;... borgne, Monſeigneur, borgne.

LA MARQUISE.

Vous m'avouerez que cela n'eſt pas agréable : il eſt boſſu, ſourd & boiteux.

MICHAUT.

Pour boſſu, oui... Mais i n'eſt pas boiteux ; i traîne tant ſeulement un peu la jambe.

LA MARQUISE.

Allons, fi, fi ! Lucas eſt mieux ſon fait. Il a l'air d'un honnête garçon.

MICHAUT.

Oh ! pour ce qui eſt en cas d'la probité, il n'y a rien à dire.

M. DE MARSANGES.

S'il n'eſt pas riche, il ſera laborieux.

LA MARQUISE.

Il eſt jeune, il travaillera. Ce mariage eſt convenable ; nous le voulons, nous le voulons.

MICHAUT.

Madame, avec vot'parmiſſion, je ſis l'mait' dans ma famille ; je ſais ce qu'i faut à Catau. J'li baille pour époux l'richard du village. Le bien eſt tout. Je n'vois rien qui n'ſoit au-deſſous du bien.

LA MARQUISE.

Hé bien ! le bien !... Voilà votre ſyſtême, mon neveu ; en ſentez-vous le ridicule ?

M. DE MARSANGES.

Madame, vous abuſez de l'état où je ſuis... Vous m'irriteriez contre eux... (*A part.*) Ah, grand Dieu ! Quelle leçon je reçois !

LA MARQUISE.

Nous verrons s'il tiendra contre les pleurs de ſes enfans... s'il ſera auſſi inflexible que... Suffit... venez, venez, mes amis.

CATAU, *arrivant de l'air le plus éploré.*

Mon pere, pardonnez à Lucas, i n'a fait que m'ſuivre.

LUCAS, *en ſanglotant.*

Mait' Michaut, j'ons tout l'tort, n'puniſſais qu'moi; Catau n'eſt point coupable.

MICHAUT, *jouant le comble de la fureur.*

Ah! Vous v'là donc, ſcélérats! Fille dénaturée, vaurien! ah! vous avois biau pleurnicher, vous n'me toucherais point, j'ſis un roc. Allons, Mam'zelle, faut m'ſuivre, faut v'nir réparer vot' ſottiſe, en épouſant drès d'main l'Bailli. Et toi, ſi t'approches ma maiſon ſeulement d'pus cent pas... j'te l'dis d'vant Monſeigneur; j'veux être l'plus grand chien, ſi je n'te...

(*Pendant toute cette ſcène Louiſon paroît épier ce qui ſe paſſe, & courir en rendre compte à Julie & à Saint-Alme.*)

M. DE MARSANGES.

Eh! Michaut, doucement...

MICHAUT.

Non, ventregué... eh! Monſeigneur, boutez-vous à ma place; je l'répete: n'agiriez-vous pas comme moi?

M. DE MARSANGES.

Laiſſons cela.

MICHAUT.

Non, morgué, n'faut pas l'laiſſer : faut toujours voir ce que j'ferions nous-même en pareille occaſion avant d'blâmer ç'que ſont les autres. C'eſt là-deſſus qu'vot' bonté doit m'répondre... Voyons, prenais vot' cœur, & jugez-moi.

M. DE MARSANGES.

Vous êtes bien preſſant, Michaut !

MICHAUT.

Et vous m'paroiſſez bian embaraſſé, Monſeigneur.

LA MARQUISE, *à M. de Marſanges, avec la plus grande vivacité.*

Allons, allons, point d'amour-propre... il faut avouer la choſe telle qu'elle eſt... (*A Michaut.*) Oui, mon enfant, ton aventure eſt la notre, de point en point la même; il n'y a pas la plus petite circonſtance à changer... Il eſt au déſeſpoir à préſent de la ſottiſe qu'il a faite, & voilà pourquoi il ne ſait que te répondre.

M. DE MARSANGES.

Madame, vous voulez que nous ceſſions pour jamais de nous voir.

LA MARQUISE, *ſe radouciſſant.*

Mon deſſein n'eſt pas de vous fâcher; mais enfin c'eſt un évènement que tout le monde ſait.

MICHAUT.

Ah ! i gnia pus d'un mois qu'on en parle dans tous l'z'environs ; allons, Monſeigneur, un peu de bonne-foi. Eh ! morgué, ſi l'on veut que la l'çon profite, i faut prêcher d'exemple.

M. DE MARSANGES, *à part.*

Je reſte confondu.

LA MARQUISE, *à Michaut.*

Vous avez entendu parler du mariage de ma Julie ?

MICHAUT.

Dans tous les carrefours du Village.

M. DE MARSANGES.

Qu'en diſoit-on ?

MICHAUT.

Monſeigneur...

M. DE MARSANGES.

Parlez.

MICHAUT.

Oh ! que non... C'eſt pour le coup qu'vous vous fâcheriais.

M. DE MARSANGES.

Je le veux.

MICHAUT.

Vous l'voulais ?

M. DE MARSANGES.

Oui.

MICHAUT.

Eh bian ! tout le monde vous blâmait.

M. DE MARSANGES.

Et vous ?

MICHAUT.

Morgué, j'n'avais garde... Vot'exemple m'autorisait.

M. DE MARSANGES.

Mais dans le fond du cœur ?

MICHAUT.

Oh ! l'diabe n'y perdait rian... ſtapendant j'disais, à part moi : taiſez-vous, ma conſcience... Monſeigneur en ſait pus qu'vous, les grands Seigneurs ſavont toujours ce qu'i ſ'ſont : taiſez-vous ; v'z'ête une ſotte : Monſieur de Marſanges a raiſon ; il eſt not' mait', & j'devons l'prendre pour exemple. (*Il reſte un moment ſans parler, & regarde M. de Marſanges qui paroît anéanti.*) Vous n'dites rien, Monſeigneur... eſt-ce que j'vous aurions offenſé ?... Pardonnez-moi... c'eſt bian innocemment ; mais dame ! voyais-vous ! c'eſt que j'portons l'cœur ſur la main.

CATAU, *véritablement effrayée de l'air de M. de Marſanges.*

Ah ! Lucas, mon pere en a trop dit... Monſeigneur eſt fâché ; Monſeigneur, pardonnez à mon pere.

LUCAS.

Mon bon Seigneur, pardonnais à Michaut!

M. DE MARSANGES, *attendri jusqu'aux larmes.*

Ah! mes enfans... Ah! Michaut, que je suis coupable!

MICHAUT, *feignant d'être étonné.*

Vous, Monseigneur? Et morguenne, en quoi donc?

M. DE MARSANGES.

Vous achevez de m'ouvrir les yeux... J'ai fait le malheur de ma fille, & je l'ai peut-être perdue pour jamais.

MICHAUT.

Comment, ventregué!..

M. DE MARSANGES, *avec la plus vive douleur, & d'un ton pénétré.*

Que ma faute serve à vous rendre sage; j'ai forcé l'inclination de Julie; je l'ai sacrifiée à mon ambition, & j'en reçois la peine. Michaut, gardez-vous de m'imiter, mon exemple est affreux... Ah, Julie! J'ai contraint ma fille à se déshonnorer, à fuir la maison paternelle... Je suis mille fois plus coupable qu'elle.

MICHAUT.

Vot' fille s'est enfuie?

M. DE MARSANGES.

Je ne la reverrai peut-être jamais... Je suis

bien malheureux ! (*Vivement.*) Michaut, unissez Catau à Lucas... c'est moi qui vous en conjure... Quels reproches j'aurais à me faire, si mon exemple vous entraînait dans l'abîme où je me suis précipité !... Contentez-vous de m'avoir fait connoître ma faute, & ne la partagez pas.

MICHAUT.

J'vous obéirai... Vos remords me paroissent trop sincères pour que j'me hasarde d'vous imiter.

M. DE MARSANGES.

Eh ! mon ami, garde-toi de le faire ; il est affreux d'être coupable.

MICHAUT.

Oui : mais, morguenne, il est bian beau de se repentir... (*Avec chaleur, & d'un ton pénétré.*) Allez, vous ête un honnête-homme... T'nez, vous avez eu biau faire, la Nature vous a donné un bon cœur... Toutes vos menées du grand monde n'ont pu le parvartir. Ne vous affligeais pas ; vous avais fait l'mal, ne songeais qu'à le réparer. Imaginais vous que vous vous ête endormi, que v'z'avais rêvé not' conversation, que Lucas, Catau & moi je n'sommes que des fantômes qui vous avons parlé raison, que vous nous avais écoutés, & que vous vous rendais à nos avis ; (*Redoublant de chaleur.*) car aussi-bian, morgué, tout not' débat n'est qu'un songe : Lucas est le mari d'Catau, j'ons menti pour vous obliger, & pour vous rappeller à vous-même ; pour vous rendre une fille

qui eſt bian digne de vous, & lui donner un mari qui, venterguenne eſt fait pour elle; j'ons tant ſoit peu fait durer vot' ſommeil. (*Avec force.*) V'nais, Mam'zelle Julie, v'nais achever de réveiller vot' père.



SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, JULIE, SAINT-ALME *accourant & tombant aux genoux de M. de Marſanges.*

M. DE MARSANGES & LA MARQUISE.

Julie!... ma chere Julie!

JULIE.

Mon père! Je tombe à vos genoux.

SAINT-ALME.

Ah! Monſieur!

M. DE MARSANGES.

Mes enfans!... Mes enfans!... Combien je gémis de ma faute!

CATAU.

Lucas, je pleure de joie.

LUCAS.

LUCAS.

Et moi auſſi, Catau.

MICHAUT, *avec la plus grande ſatisfaction, contemplant Julie & Saint-Alme dans les bras de M. de Marſanges.*

V'là pourtant mon ouvrage.

M. DE MARSANGES, *à Michaut.*

Viens, mon ami; viens, que je t'embraſſe: je te dois mes enfans. Julie, je ne vous dis rien ſur l'inconſéquence de votre démarche, votre cœur honnête doit s'en dire aſſez.... Ma fille, Saint-Alme vous ſerez unis: ſoyez heureux, & ſur-tout aimez-moi toujours.

JULIE & SAINT-ALME.

Mon père! ah! toujours, toujours.





SCENE XIV ET DERNIÈRE.

LE COMTE, les Acteurs précédens, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES *qui étoient à la poursuite de Julie.*

LE COMTE.

On n'a... n'a... n'a... rien trouvé... Ah ! la voilà.

MICHAUT.

Ah, morgué ! vous v'nais trop tard. . la fillette est pourvue.

M. DE MARSANGES.

Il est inutile, Monsieur le Comte, de vous flatter plus long-temps.

LE COMTE.

Hein ?

M. DE MARSANGES.

Ma fille ne peut être à vous.

LE COMTE.

Hein ?

M. DE MARSANGES.

Je vous rends votre parole ; ayez la bonté de me rendre la mienne.

LE COMTE.

Co... co... comment?

MICHAUT, *passant auprès du Comte & lui criant aux oreilles.*

Ce n'est pas vous qu'alle épouse : c'est à nous qu'alle se marie, parce que j'sommes jeune.... bian fait... & que j'li conv'nons mieux que vous.

LE COMTE.

Oui... oui... oui-dà ! je plai... plai... plaiderai.

MICHAUT.

On ne vous aime point.

LE COMTE.

Je... je... je... je m'en mo... mocque, je plai... plaiderai.

LA MARQUISE, *contrefaisant le bégaiement du Comte.*

Vous... vous n'aurez pas ce plaisir : je... je paierai le dédit... Ma fille, c'est ton présent de noces.

LE COMTE.

En ce... ce... ce cas-là, je... je me retire; ce n'était pas... pas... pas la peine de me fai... fai... faire faire tant de chemin pour cou... cou... courir après elle.

(*Il sort.*)

M. DE MARSANGES.

Venez, mes enfans; oublions les chagrins que nous nous sommes mutuellement donnés : mais

n'oublions jamais que c'eſt à ces honnêtes gens que nous devons, vous votre bonheur, & moi ma vertu.

SAINT-ALME, *à Michaut.*

Pourrons-nous jamais nous acquitter envers vous?

MICHAUT.

Eh! ventregué, ne l'êtes-vous pas? J'ons réuſſi, j'ſis récompenſé.

LOUISON.

Monſeigneur, voilà tous les Payſans du Village qui viennent avec des violons; ils aimeront mieux danſer aux noces de Monſieur de Saint-Alme, qu'à celles de Monſieur le Comte: voilà en même temps toute la compagnie qui vient vous joindre.

MICHAUT.

Danſons, morgué, danſons; il n'y a rian d'pardu, comme vous voyais. Ce qui d'voit ſarvir pour l'un, ſarvira pour l'autre. Allons, vive la joie!

JULIE.

ARIETTE.

Le plaiſir ſuccède aux larmes:
Goûtons à jamais ſes charmes.
La Nature, en ce beau jour,
Fait triompher l'Amour.
Il reçoit la récompenſe,
Le prix de la conſtance.

Unissons nos cœurs, nos voix :
Chantons de l'hymen les douces loix.
Serrons ses nœuds,
Ses nœuds charmans qui font les heureux.

TOUS EN CHŒUR, LE MEME COUPLET.

SAINT-ALME.

Je possède enfin Julie.

JULIE.

Sois fidèle à ta Julie.

SAINT-ALME.

Je ne puis chérir que toi.
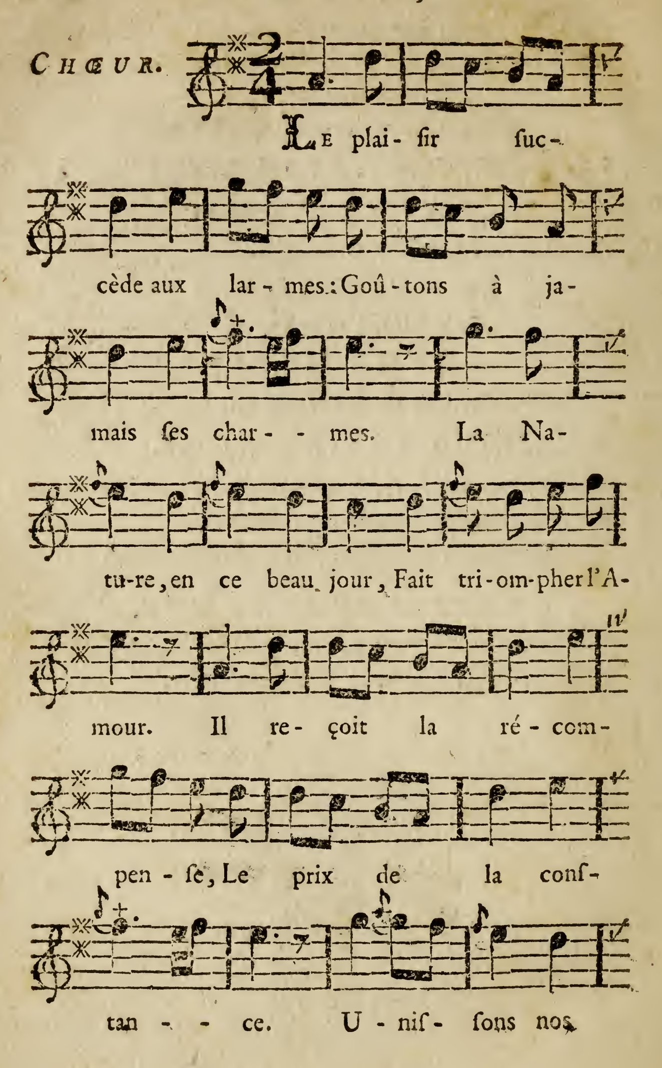
JULIE & SAINT-ALME.

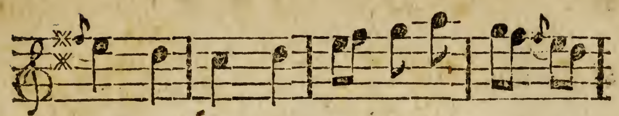
Que le serment qui nous lie,
Dure autant que notre vie.
Amour, sois témoin, sois garant de ma foi.

ON REPREND LE CHŒUR.

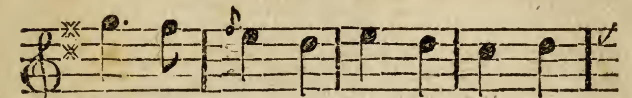
Fin du troisieme & dernier Acte.



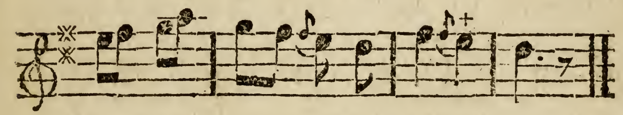

CHŒUR.
Le plai- ſir ſuc-
cède aux lar - mes.: Goû - tons à ja-
mais ſes char - - mes. La Na-
tu-re, en ce beau jour, Fait tri-om-pher l'A-
mour. Il re- çoit la ré - com-
pen - ſe, Le prix de la conſ-
tan - - ce. U - niſ- ſons nos



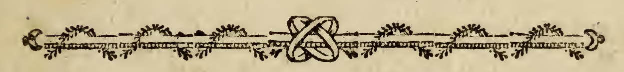
cœurs, nos voix: Chan-tons de l'hy-men les



dou-ces loix. Ser-rons ses nœuds, Ses



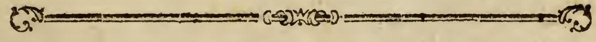
nœuds char-mans qui font les heu-reux.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Julie*, Opéra-Comique; & je crois qu'on peut en permettre la représentation. A Paris, ce 10 Octobre 1772.

MARIN.



De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Messeigneurs le Prince de CONDÉ, & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins.

AIRS DÉTACHÉS

DE JULIE

Comédie en 3. Actes

Mis en Musique

PAR

MR D.Z.

Prix 2.[lt] 8.[s]

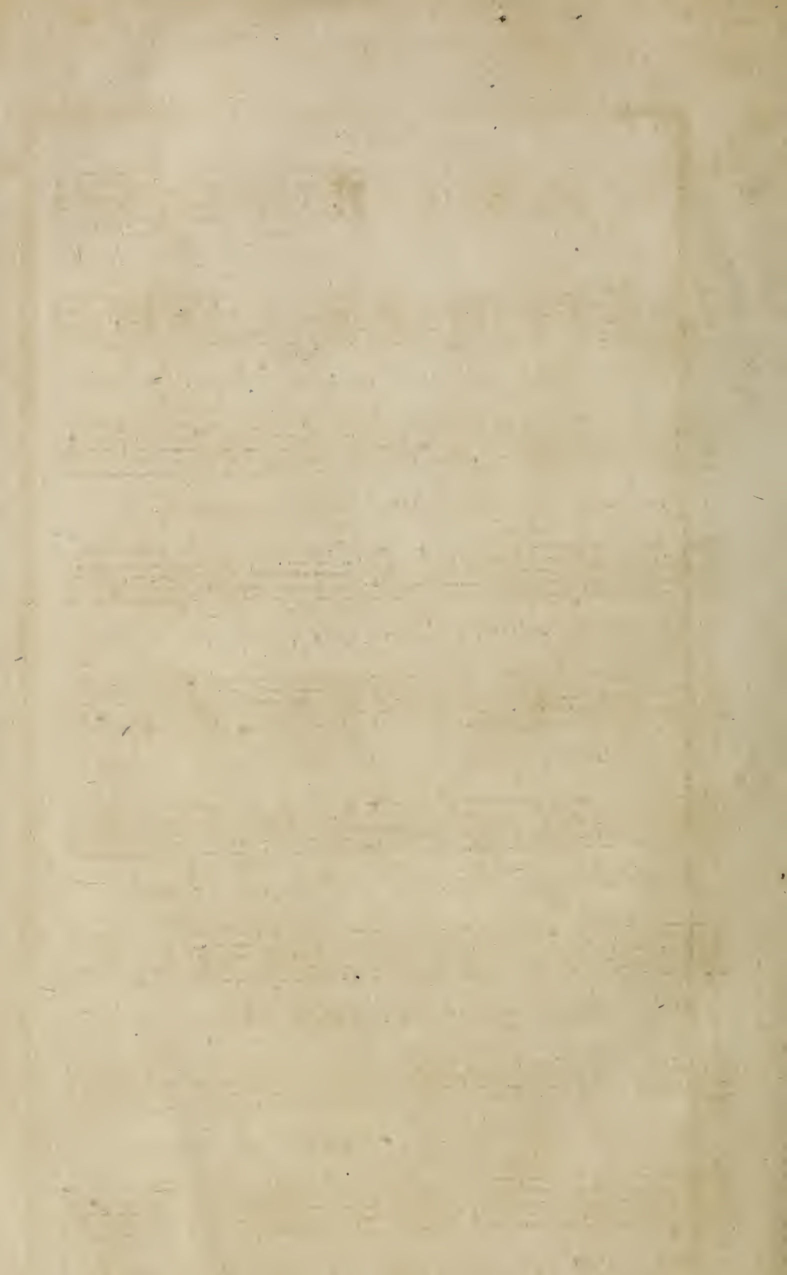
Gravés par le S.r Huguet.

A PARIS

Chés M. Houbaut rue Mauconseil

pres la Comédie Italienne.

Et aux Adresses ordinaires



Allegretto

Louison

Je verrai donc un

mari - age ah quel plaisir ah quel plaisir

que nous allons nous di - - - -ver tir

que nous allons nous di - - -vertir dan - -

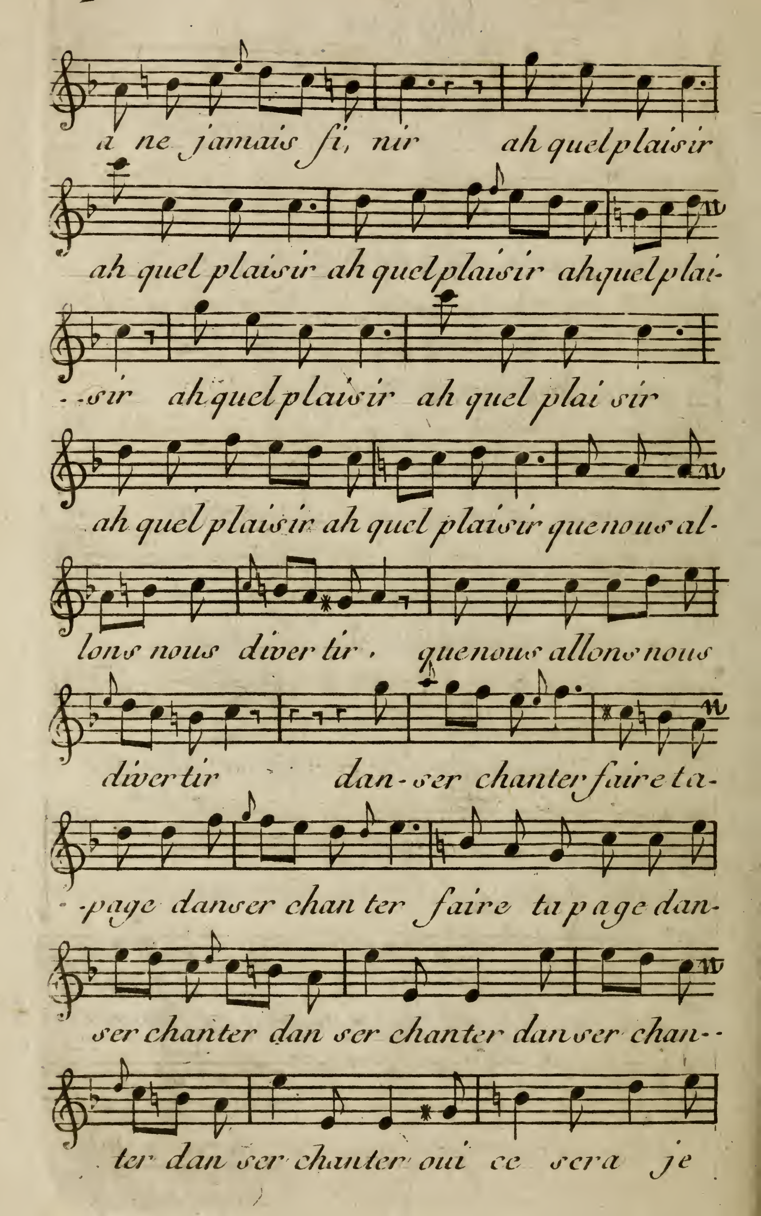
- - ser chanter chanter fai re tapa - - -ge

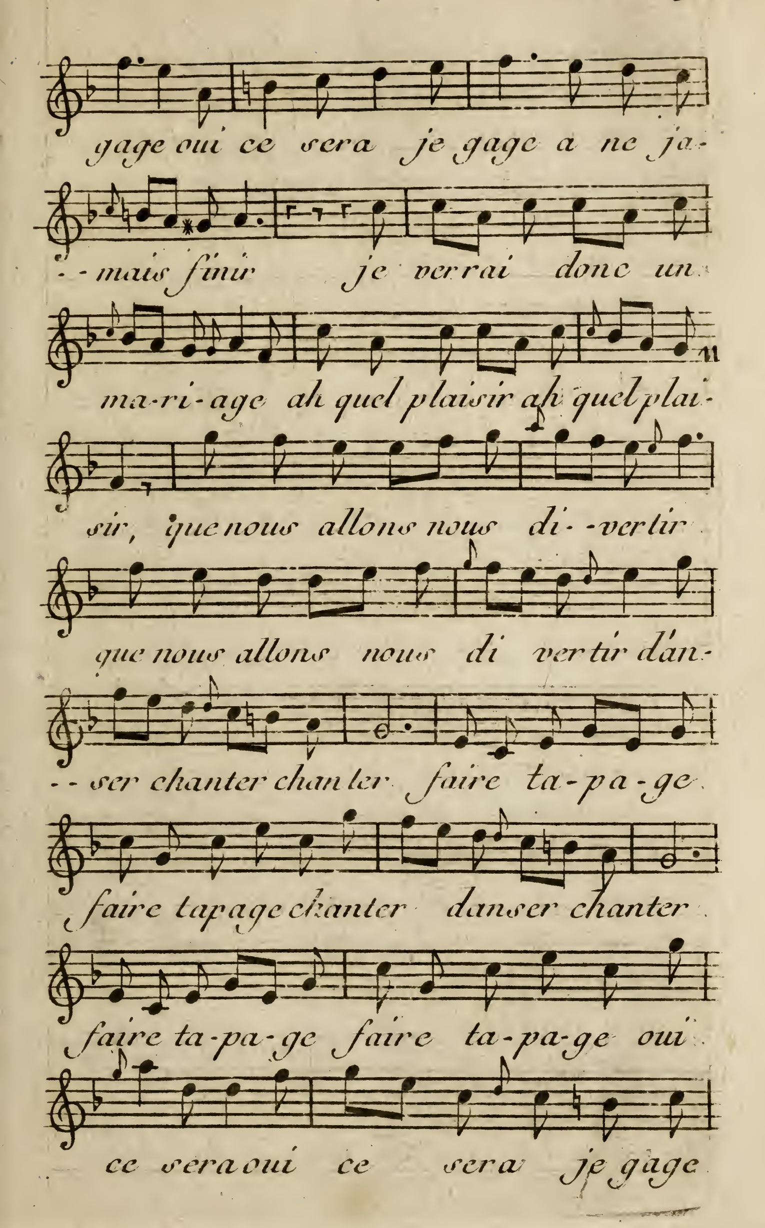
faire tapage chan ter danser chanter

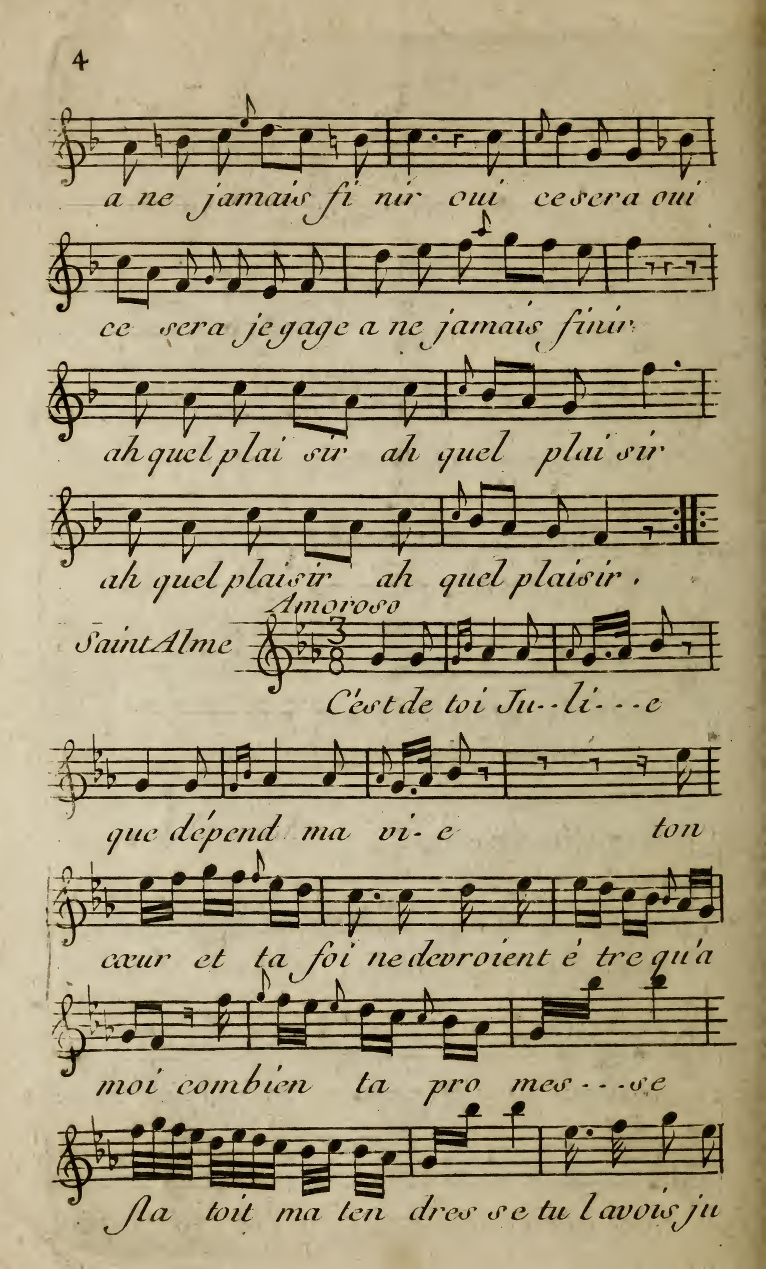
faire tapage fai re tapage oui ce se - -

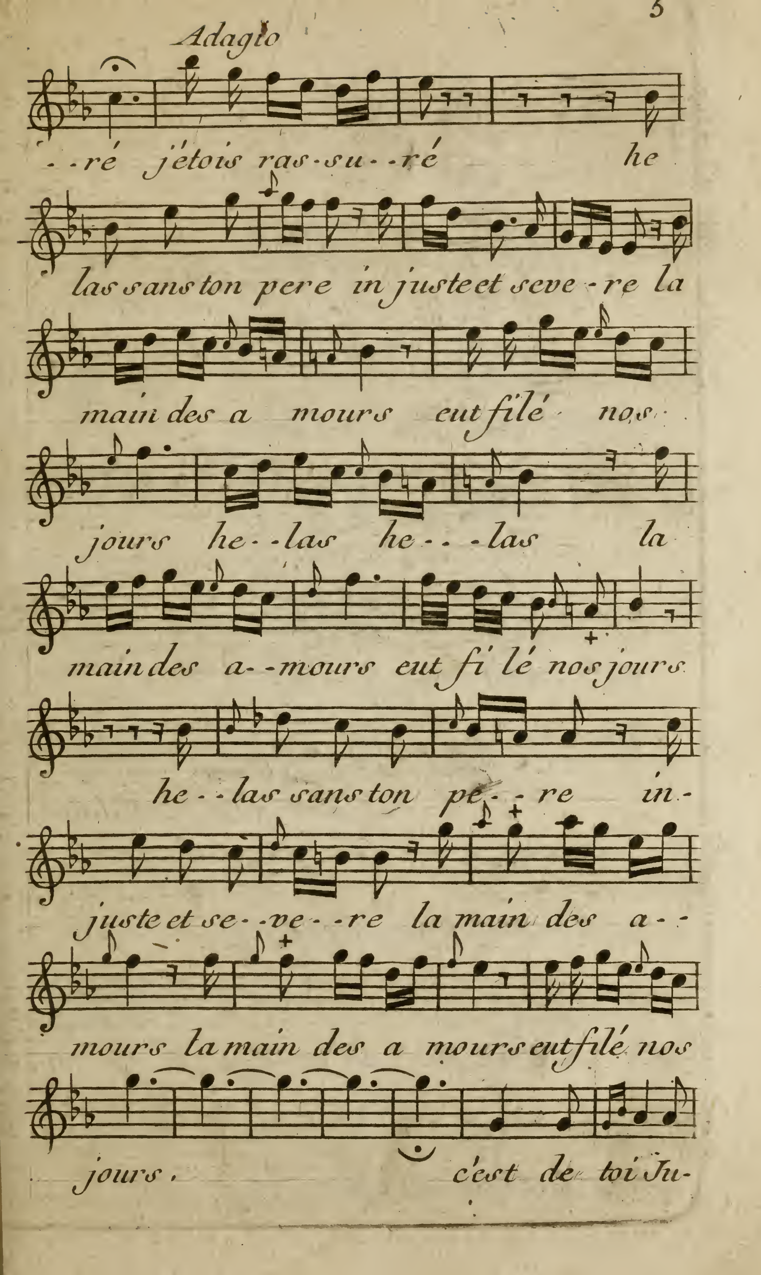
- - ra oui ce se ra je gage a ne jamais fi-

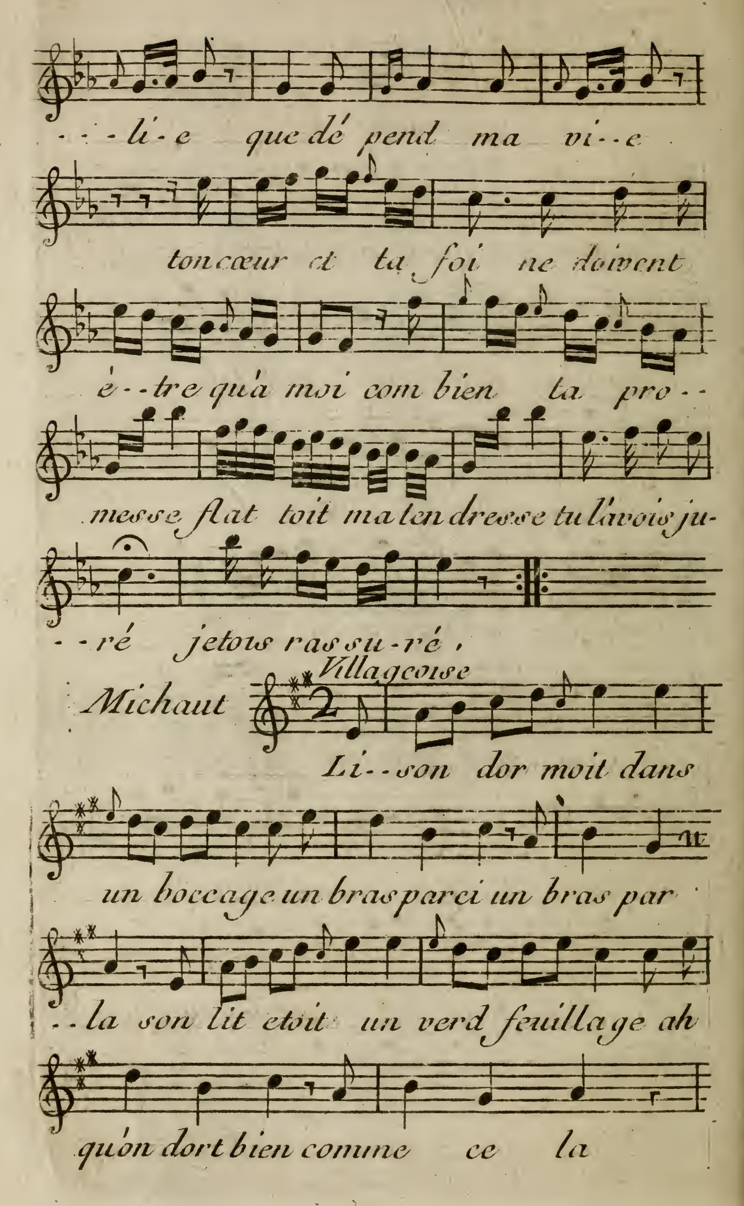
nir oui ce sera oui ce sera je gage


a ne jamais fi, nir ah quel plaisir
ah quel plaisir ah quel plaisir ah quel plai-
-sir ah quel plaisir ah quel plai sir
ah quel plaisir ah quel plaisir que nous al-
lons nous diver tir, que nous allons nous
divertir dan-ser chanter faire ta-
-page danser chan ter faire ta page dan-
ser chanter dan ser chanter dan ser chan-
ter dan ser chanter oui ce sera je


gage oui ce sera je gage a ne ja-
-mais finir je verrai donc un
ma-ri-age ah quel plaisir ah quel plai-
sir, que nous allons nous di--vertir
que nous allons nous di vertir dan-
--ser chanter chanter faire ta-pa-ge
faire tapage chanter danser chanter
faire ta-pa-ge faire ta-pa-ge oui
ce sera oui ce sera je gage


a ne jamais fi nir oui ce sera oui
ce sera je gage a ne jamais finir.
ah quel plai sir ah quel plai sir
ah quel plaisir ah quel plaisir.
Amoroso
Saint Alme
C'est de toi Ju--li---e
que dépend ma vi- e ton
cœur et ta foi ne devroient é tre qu'a
moi combien ta pro mes---se
fla toit ma ten dres se tu l'avois ju


Adagio
- - ré j'étois ras-su- -ré he
las sans ton pere in juste et seve - re la
main des a mours eut filé nos
jours he- -las he- - -las la
main des a- -mours eut fi lé nos jours
he- -las sans ton pe- - re in-
juste et se- -ve- -re la main des a- -
mours la main des a mours eut filé nos
jours . c'est de toi Ju-


- - - li - e que dé pend ma vi - - e
ton cœur et ta foi ne doivent
ê - - tre qu'à moi com bien ta pro - -
messe flat toit ma ten dresse tu l'avois ju-
- - ré je tous ras su - ré ,
Villageoise
Michaut
Li - - son dor moit dans
un boccage un bras par ci un bras par
- - la son lit etoit un verd feuillage ah
qu'on dort bien comme ce la



son amant est la qui la guet te voy- -

ons dit il reveillons la reveillons

la reveillons la il lui ti ra sa

coleret- -te reveillons la reveil-lons

la la bel le toujours sommeilla

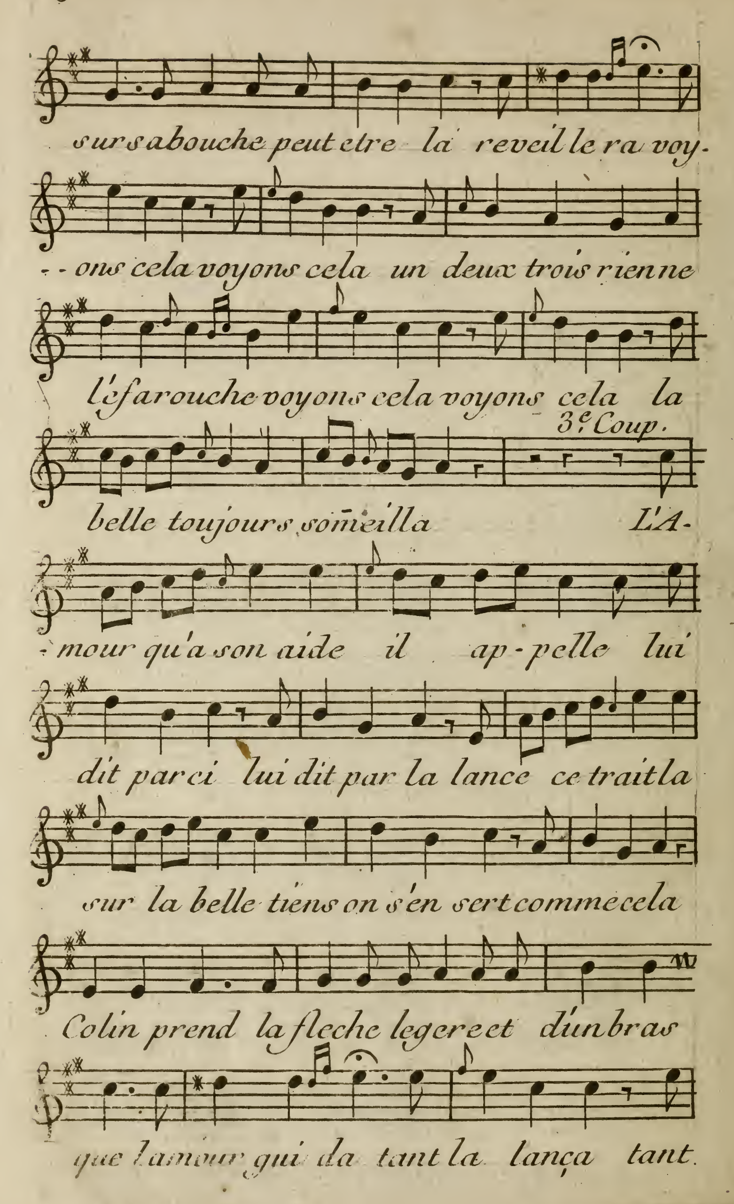
2e. Couplet.
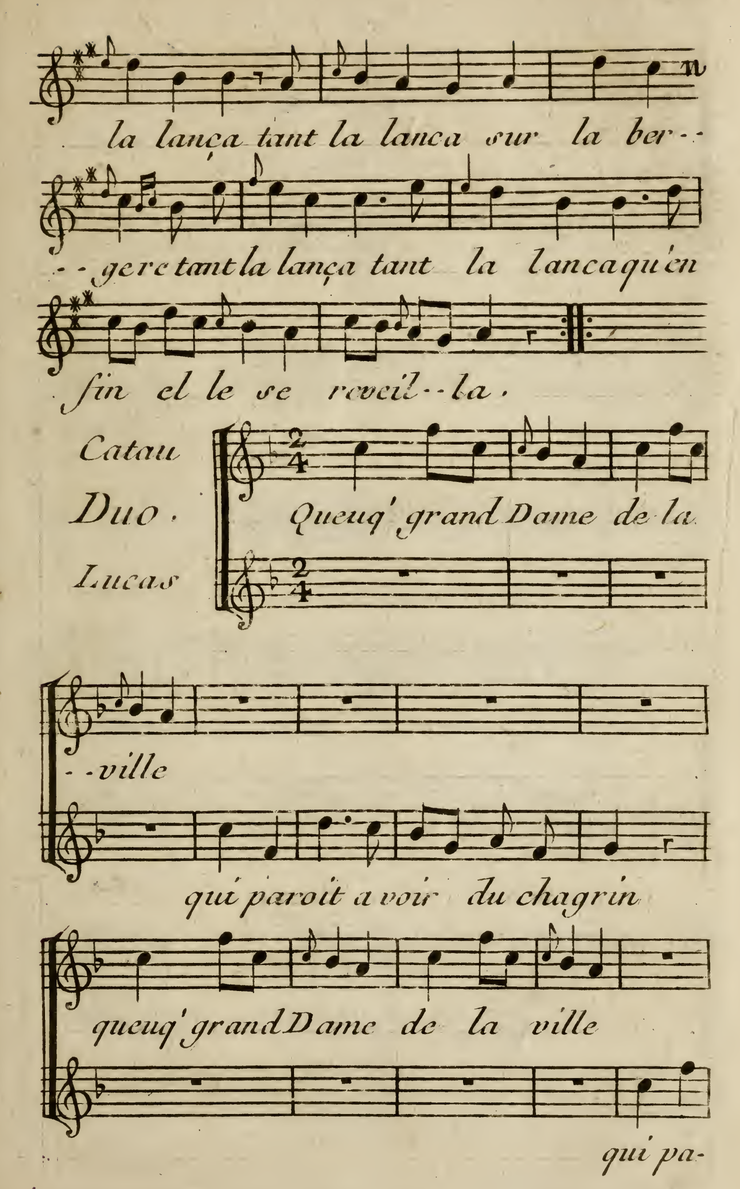
Settons dit il sur la dor- - -
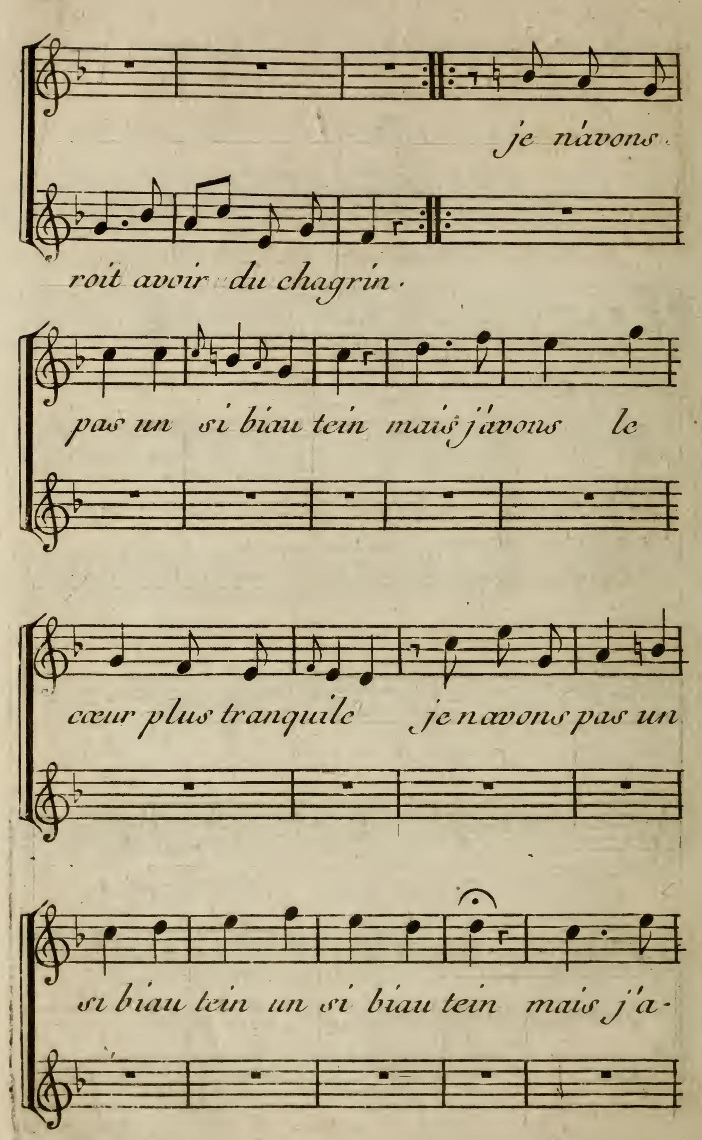
- -meuse des fleurs par ci des fleurs par la it

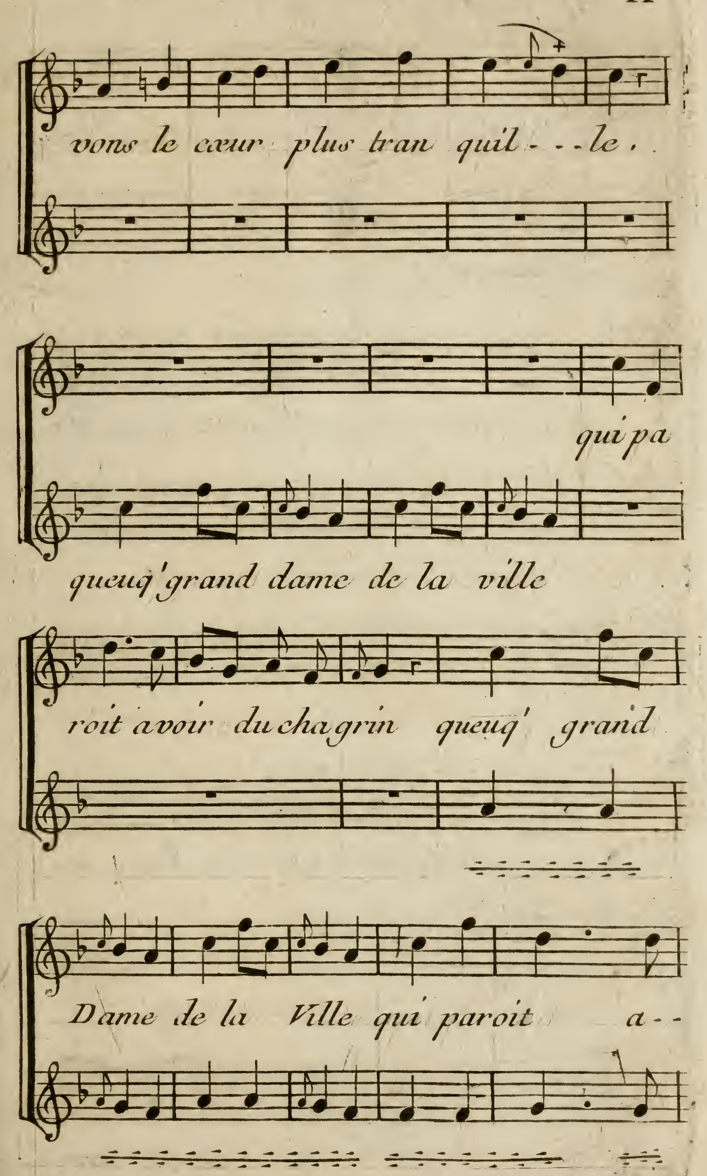
en couvrit la sommeilleuse el- -le dor

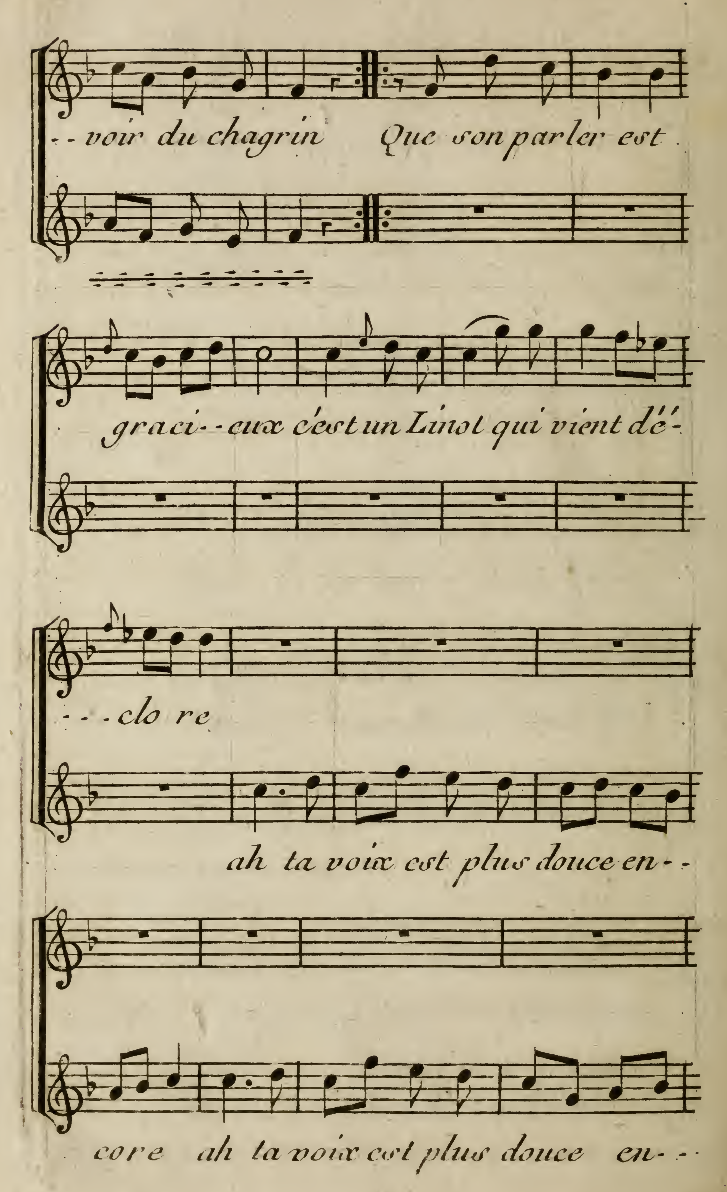
mit malgre cela un tendre baiser

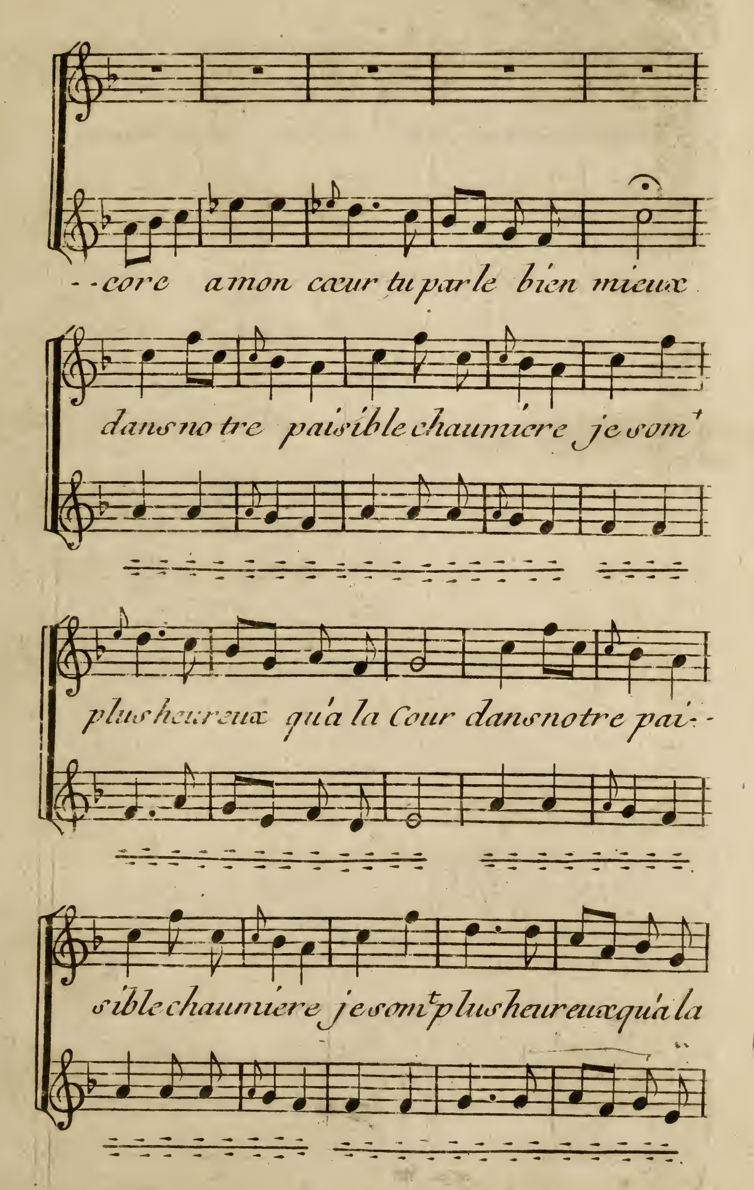

sur sa bouche peut etre la reveil le ra voy-
-ons cela voyons cela un deux trois rien ne
l'efarouche voyons cela voyons cela la
3.e Coup.
belle toujours someilla L'A-
-mour qu'a son aide il ap-pelle lui
dit par ci lui dit par la lance ce trait la
sur la belle tiens on s'en sert comme cela
Colin prend la fleche legere et d'un bras
que l'amour gui da tant la lança tant.


la lança tant la lanca sur la ber--
--gere tant la lança tant la lanca qu'en
fin el le se reveil--la.
Catau
Duo.
Lucas
Queuq' grand Dame de la
--ville
qui paroit a voir du chagrin
queuq' grand Dame de la ville
qui pa-

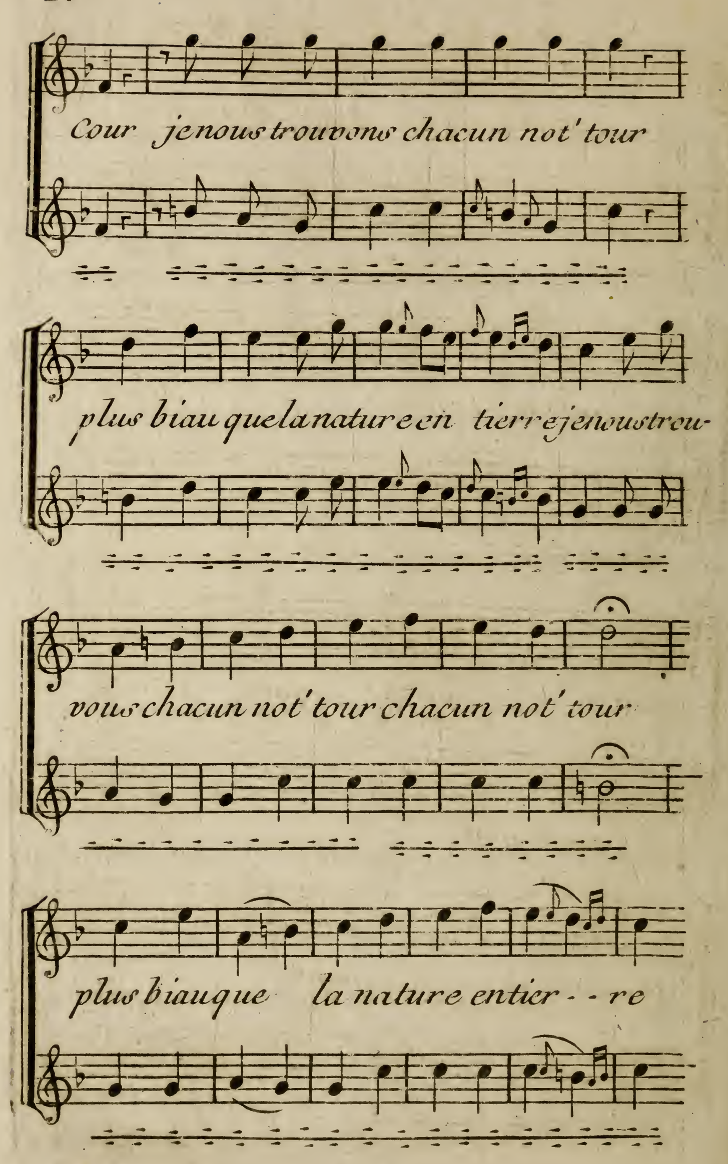

je n'avons
roit avoir du chagrin.
pas un si biau tein mais j'avons le
cœur plus tranquile je n'avons pas un
si biau tein un si biau tein mais j'a-
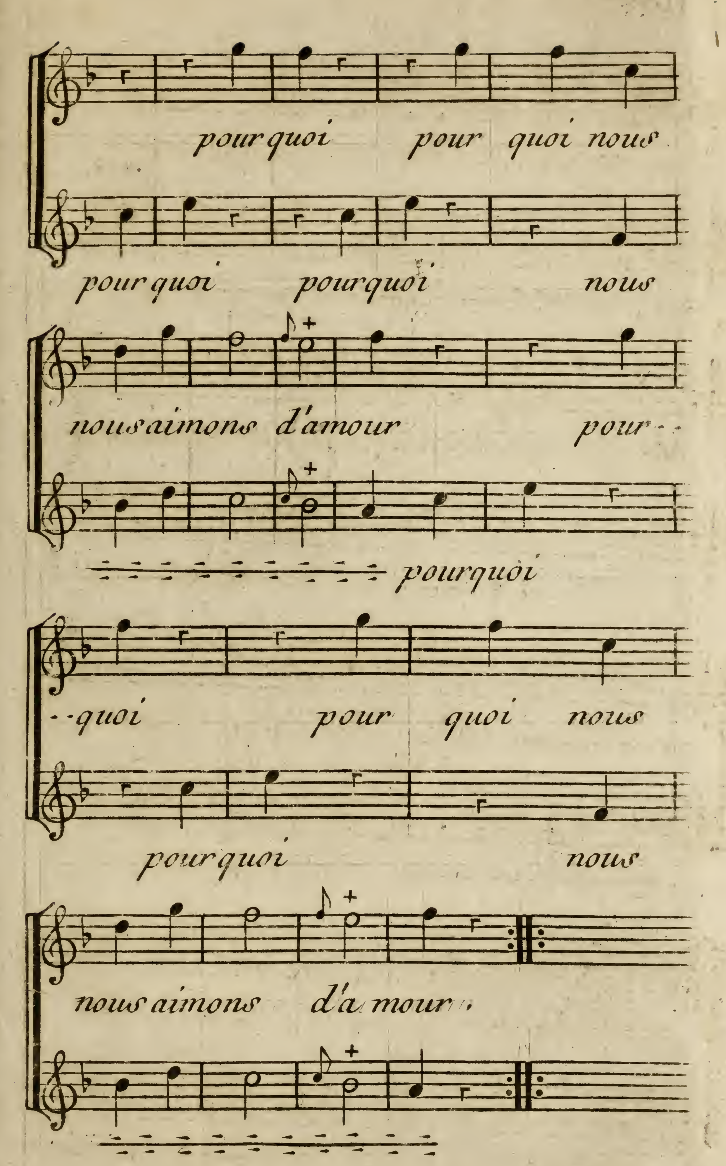

vons le cœur plus tran quil - - - le .
qui pa
queuq'grand dame de la ville
roit avoir du chagrin queuq' grand
Dame de la Ville qui paroit a - -

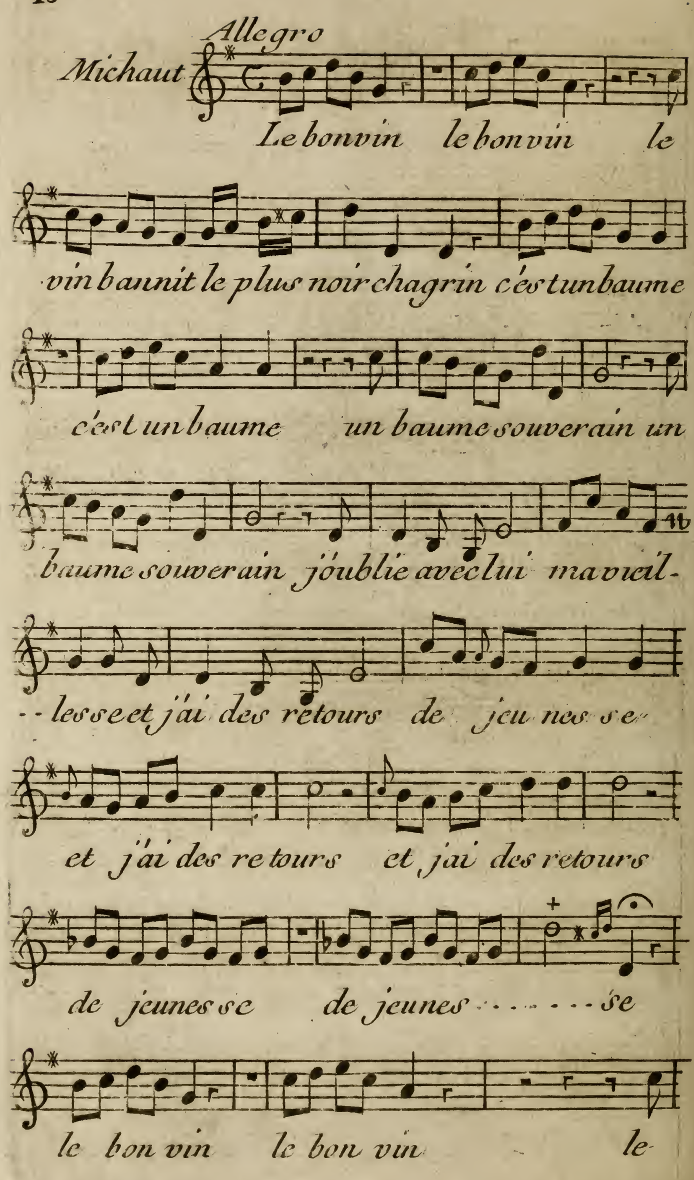

-- voir du chagrin Que son parler est
graci--eux c'est un Linot qui vient dé-
--- clo re
ah ta voix est plus douce en--
core ah ta voix est plus douce en--
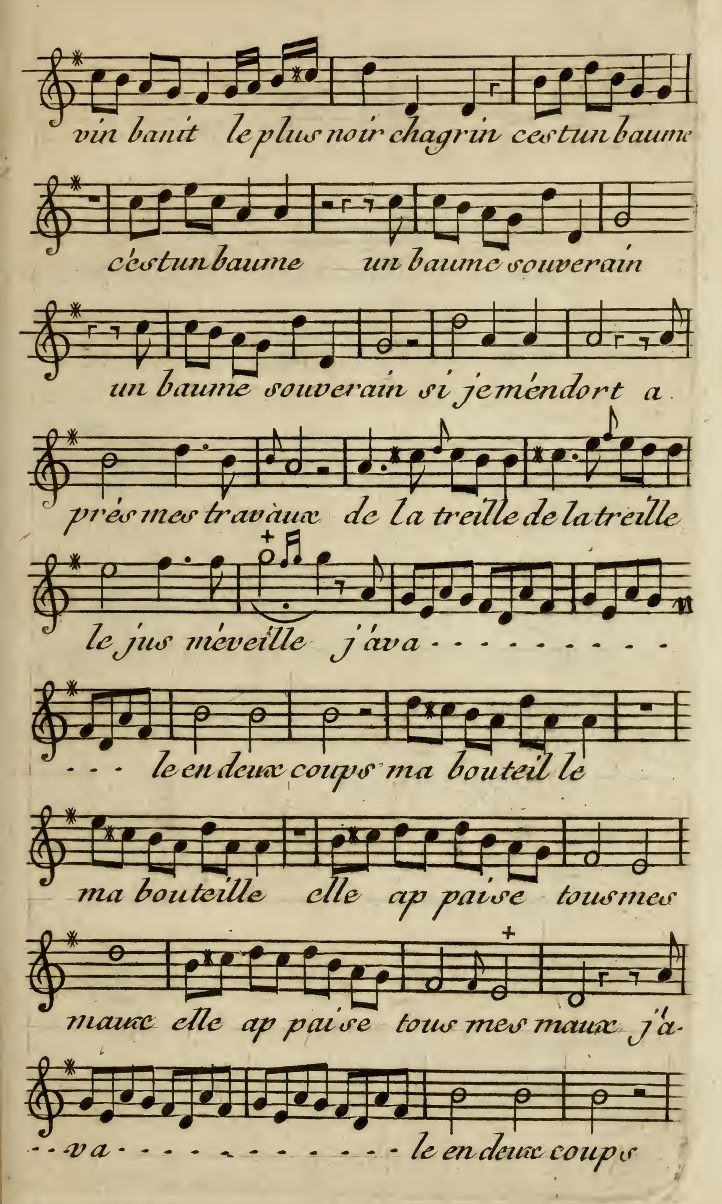


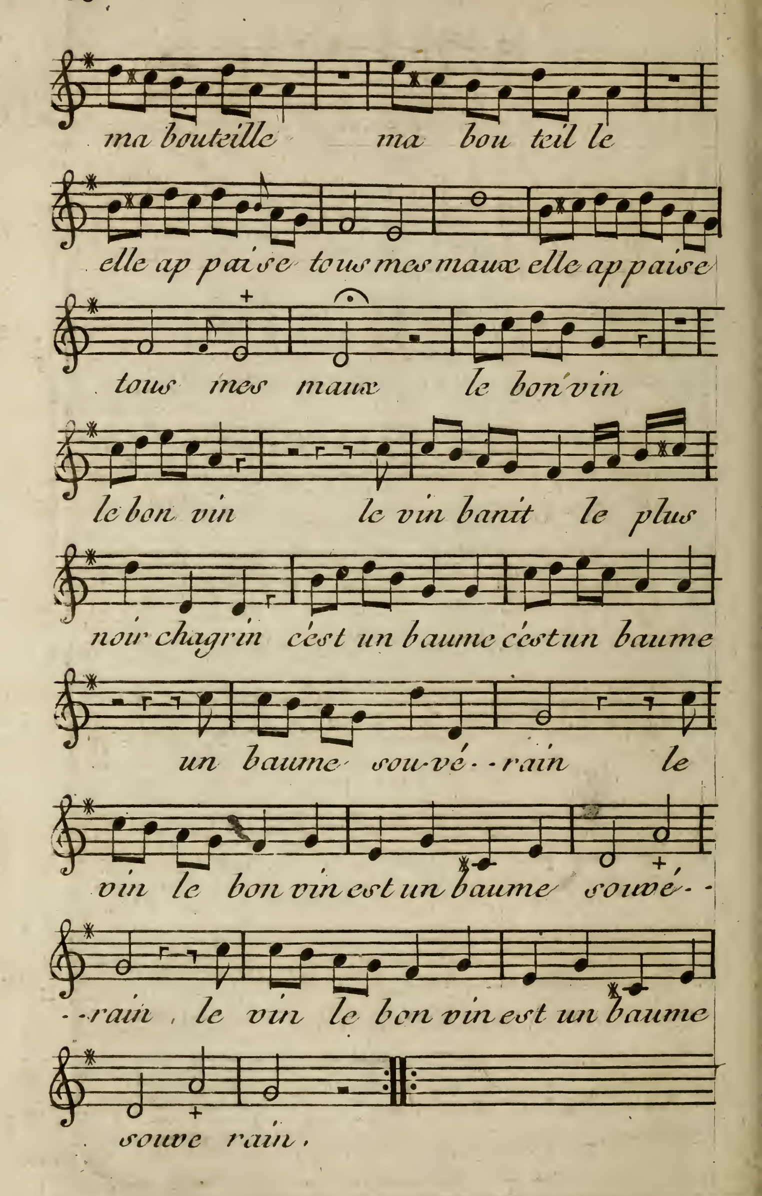
--core a mon cœur tu parle bien mieux
dans no tre paisible chaumiere je som.t
plus heureux qu'a la Cour dans notre pai--
sible chaumiere je som.t plus heureux qu'a la
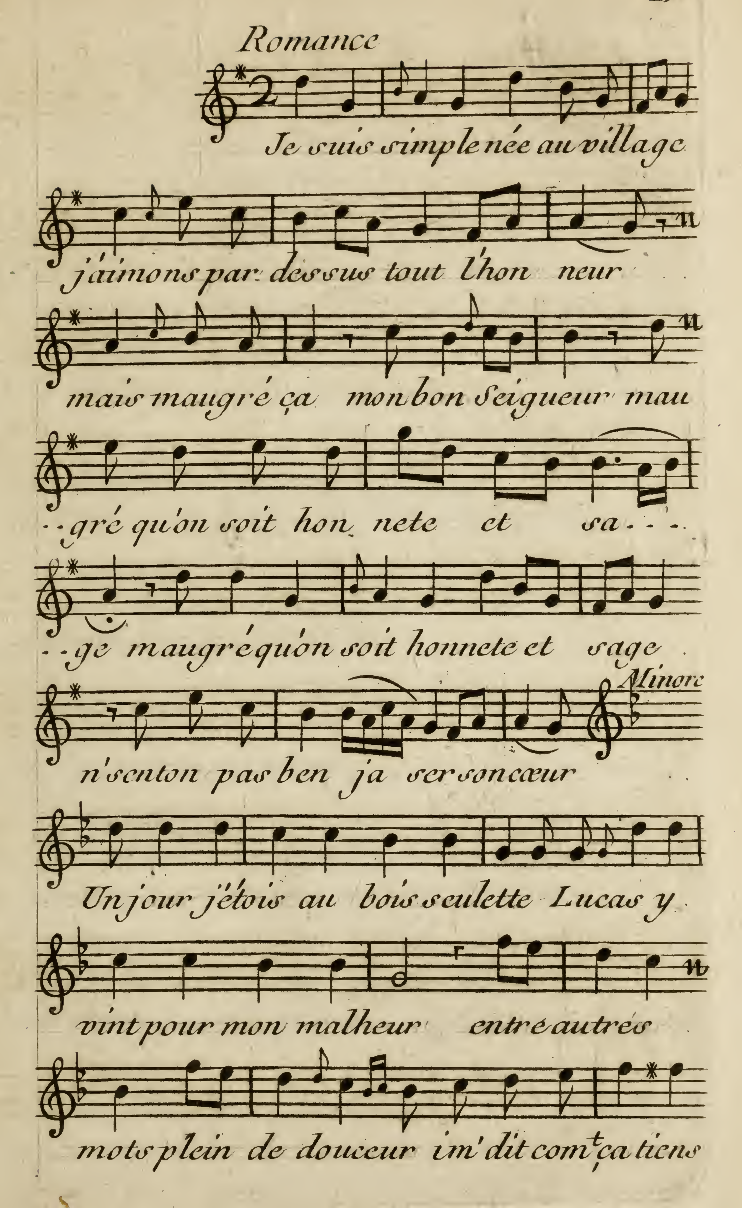

Cour jenous trouvons chacun not' tour
plus biau quelanatur e en tierr e jenoustrou-
vous chacun not' tour chacun not' tour
plus biau que la nature entier - - re

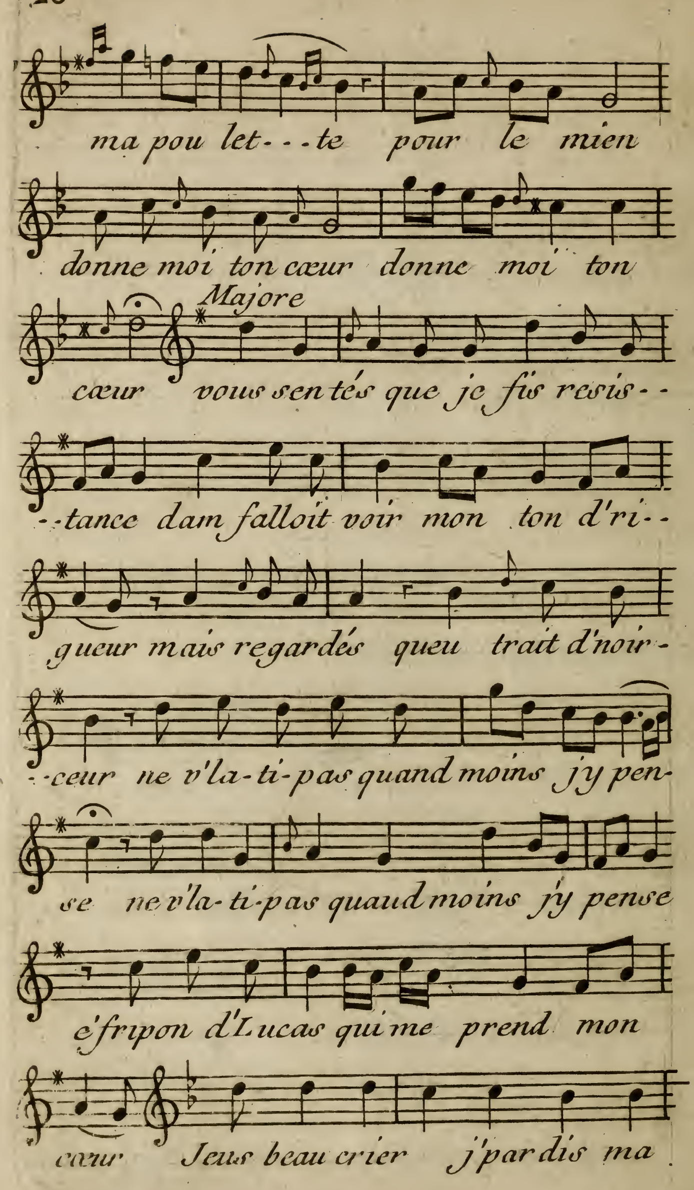

pourquoi pour quoi nous
pourquoi pourquoi nous
nous aimons d'amour pour--
-- -- -- -- -- -- -- -- -- pourquoi
--quoi pour quoi nous
pourquoi nous
nous aimons d'a mour

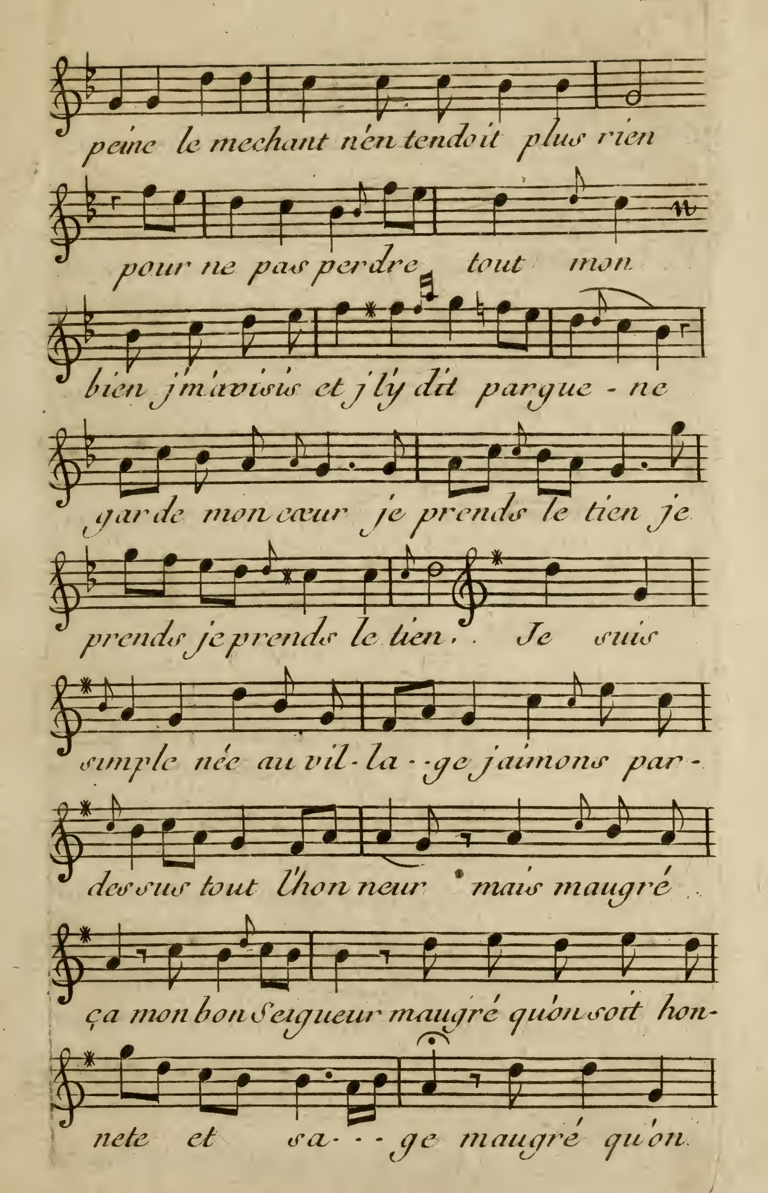

Allegro
Michaut
Le bonvin le bonvin le
vin bannit le plus noir chagrin c'est un baume
c'est un baume un baume souverain un
baume souverain j'oublie avec lui ma vieil-
-lesse et j'ai des retours de jeu nes se
et j'ai des re tours et jai des retours
de jeunes se de jeunes . . . . se
le bon vin le bon vin le

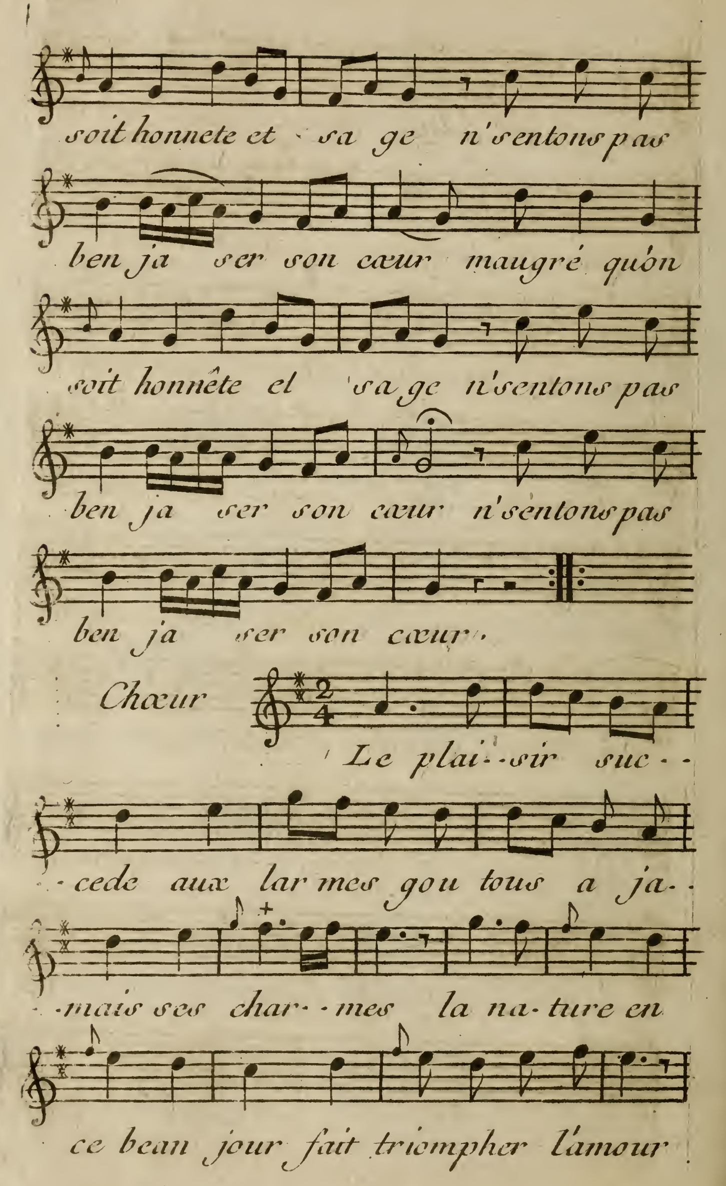

vin banit le plus noir chagrin c'est un baume
c'est un baume un baume souverain
un baume souverain si je m'endort a
prés mes travaux de la treille de la treille
le jus m'eveille j'ava - - - - - - - - - -
- - - le en deux coups ma bouteil le
ma bouteille elle ap paise tous mes
maux elle ap pai se tous mes maux j'a-
- - va - - - - - - - - - - - le en deux coups

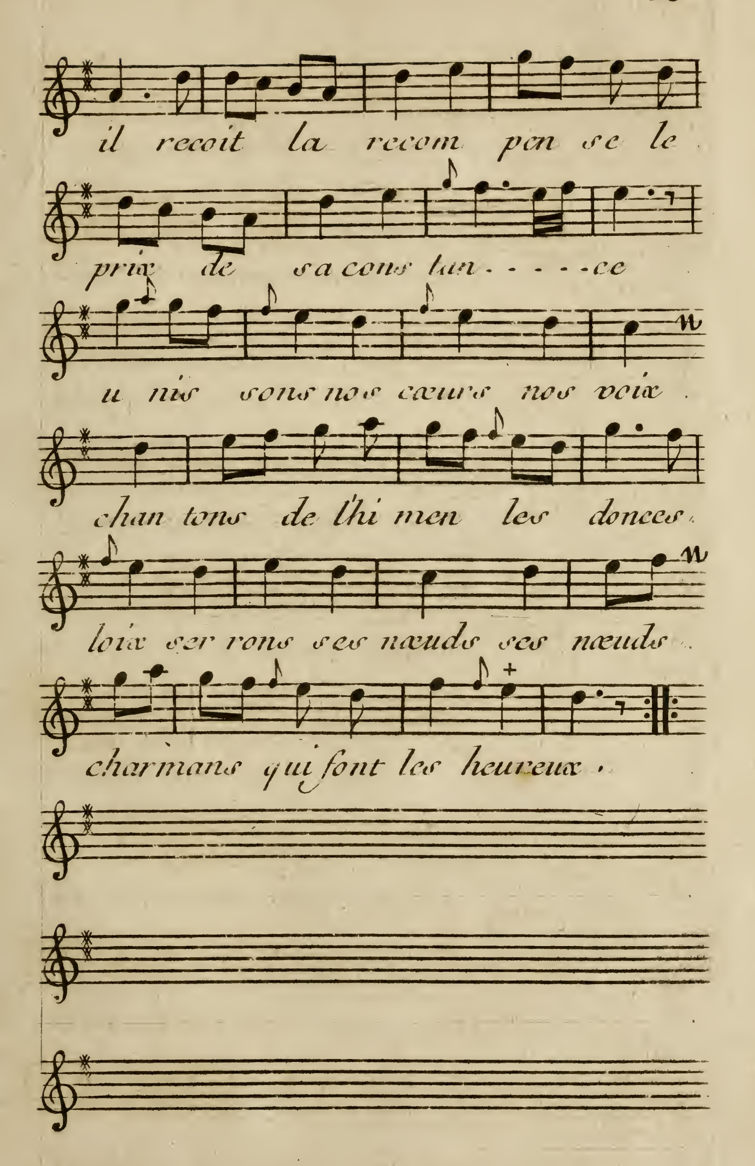

ma bouteille ma bou teil le
elle ap pai se tous mes maux elle ap paise
tous mes maux le bon vin
le bon vin le vin banit le plus
noir chagrin cést un baume cést un baume
un baume sou-vé- -rain le
vin le bon vin est un baume souvé- -
- -rain le vin le bon vin est un baume
souve rain.


Romance
Je suis simple née au village
j'aimons par dessus tout l'hon neur
mais maugré ça mon bon Seigueur mau
--gré qu'on soit hon nete et sa---
--ge maugré qu'on soit honnete et sage
Minore
n'senton pas ben ja ser son cœur
Un jour j'étois au bois seulette Lucas y
vint pour mon malheur entre autres
mots plein de douceur im' dit comt ça tiens


ma pou let- - -te pour le mien
donne moi ton cœur donne moi ton
Majore
cœur vous sentés que je fis resis- -
- -tance dam falloit voir mon ton d'ri- -
gueur mais regardés queu trait d'noir-
- -ceur ne v'la-ti-pas quand moins j'y pen-
se ne v'la-ti-pas quaud moins j'y pense
c'fripon d'Lucas qui me prend mon
cœur Jeus beau crier j'pardis ma


peine le mechant n'en tendoit plus rien
pour ne pas perdre tout mon
bien j'm'avisis et j'ly dit pargue - ne
garde mon cœur je prends le tien je
prends je prends le tien. Je suis
simple née au vil-la--ge jaimons par-
dessus tout l'hon neur mais maugré
ça mon bon Seigneur maugré qu'on soit hon-
nete et sa---ge maugré qu'on


soit honnete et sa ge n'sentons pas
ben ja ser son cœur maugré qu'on
soit honnête el sa ge n'sentons pas
ben ja ser son cœur n'sentons pas
ben ja ser son cœur.
Chœur
Le plai- -sir suc- -
-cede aux lar mes gou tous a ja- -
-mais ses char- -mes la na- ture en
ce bean jour fait triompher l'amour


il recoit la recom pen se le
prix de sa cons tan - - - - ce
u nis sons nos cœurs nos voix
chan tons de l'hi men les douces
loix ser rons ses nœuds ses nœuds
charmans qui font les heureux







